

Alceste d'Euripide

Mise en scène : Jacques Nichet
Nouvelle traduction : Myrto Gondicas

Dossier pédagogique

TABLE DES MATIERES

Générique	p. 1
Préliminaires	p. 2
I - ALCESTE, Origine et devenir d'un mythe	p. 3
Document n°1 : <i>Alceste</i> en son temps	p.4
Document n°2 : Sources mythologiques	p. 6
Document n°3 : Tableau Généalogique simplifié des personnages	p. 7
Document n°4 : Géographie de la Grèce mythologique	p. 8
Document n°5 : Les six derniers travaux d'Héraklès	p. 9
Document n°6 : Le huitième travail d'Héraklès	p. 10
Document n°7 : Extrait du <i>Banquet</i> de Platon	p. 11
Document n°8 : <i>Alceste</i> de Quinault	p. 12
Document n°9 : Préface d' <i>Iphigénie</i> de Racine	p. 14
Document n°10 : <i>Alceste</i> de Gluck	p. 16
Document n°11 : <i>Alceste</i> de Rainer Maria Rilke	p. 17
II - ALCESTE, la question de la traduction	p. 20
Document n°12 : Traduction de P. Brumoy - XVIIème siècle	p. 21
Document n°13 : Traduction de Louis Méridier - 1925	p. 26
Document n°14 : Adaptation d'André Bonnard	p. 31
Document n°15 : Traduction de Marie Delcourt - 1962	p. 36
Document n°16 : Traduction de Jean Jourdheuil - 1984	p. 41
Document n°17 : Traduction de Myrto Gondicas - 1993 .	p. 46
Document n°18 : Quelques mots à propos de la traduction d' <i>Alceste</i>	p. 52
III - ALCESTE, du texte à la scène	p. 54
Document n°19 : Texte de Jacques Nichet	p. 55
Document n°20 : A propos de l'espace scénique	p. 62
Document n°21 : Notes sur la musique d' <i>Alceste</i>	p. 63
Document n°22 : Notes sur les costumes d' <i>Alceste</i>	p. 64
Document n°23 : Cinq maquettes de costumes	p. 65
Document n°24 : Notes de répétitions sur la scène d'arrivée d'Héraklès	p. 70
Bibliographie	p. 71

ALCESTE
d'Euripide

Texte français : Myrto Gondicas
nouvelle traduction à l'initiative de la Maison Antoine Vitez
Mise en scène : Jacques Nichet
assisté de Joëlle Gras

Dramaturgie : Jean-Michel Vivès et Gérard Lieber
Musique originale : Georges Baux
Scénographie : Pierre Heydorff
Costumes : Andreu Sanchez et Catou Verdier
Lumières : Michel Le Borgne
Maquillages : Sandrine Finck
Perruques : Piou Decros et Bruno Ruas

avec :

Emile Abossolo-M'Bo : *La Mort / Héraklès*
Tania da Costa : *Alceste*
Gabriel Monnet : *Phérès*
Samira Sedira : *La servante / Le serviteur*
Vincent Winterhalter : *Apollon / Admète*
Michel Aymard, Frédéric Borie, Benoît Giros, Abdelouahab Sefsaf :
le choeur
et en alternance :
Raphaël Glatz, Samuel Lebeau, Nicolas Selnac :
l'enfant, Eumélos

Assistants stagiaires à la mise en scène :
Sophie Lamouche
Claire Ryan

Une production du
Théâtre des Treize Vents
Centre Dramatique National Languedoc-Roussillon - Montpellier
en coproduction avec
la Comédie de Saint Etienne

Spectacle présenté dans le cadre de l'*Itinéraire Molière* créé par la Région Languedoc-Roussillon
et la Direction Régionale des Affaires Culturelles
avec, pour l'Hérault, le concours du Conseil Général

PRELIMINAIRES

Ce dossier pédagogique est soumis à l'attention des élèves et des enseignants qui souhaiteraient, à l'occasion de la création d'*Alceste*, approfondir leur connaissance de l'oeuvre et des conditions de sa représentation.

Trois chemins sont ainsi balisés au cours de ce dossier : plus sentiers que routes nationales, ils permettront aux promeneurs de s'attarder, çà et là, pour profiter d'un point de vue, et aux randonneurs plus pressés de parcourir l'ensemble pour obtenir une vue synthétique.

C'est dans cet esprit que ce recueil de textes a été conçu : ni carte routière, ni carte postale, ce dossier se veut carte de visite... guidée.

Les trois axes qui orienteront le lecteur à travers ce dossier puis, nous l'espérons, le spectateur à travers la représentation, sont les suivants :

① Dans la première partie se trouvent à la fois les données géographiques, généalogiques et mythologiques de la fable, puis quelques unes de ses évolutions et adaptations de Platon à Rilke.

② La seconde partie consacrée plus précisément au texte et à la traduction, propose six versions (allant du XVII^{ème} siècle à nos jours) de la scène de l'arrivée d'Héraklès. Notre choix s'est porté sur cette partie de l'oeuvre car cette scène, fonctionnant sur des jeux de mots et des glissements de sens, pose de réels problèmes de traduction. Le survol des six traductions permettra de faire sentir en quoi les choix du traducteur impliquent des choix de sens et orientent déjà, en partie, des choix de mises en scène.

③ La troisième et dernière partie est centrée sur le travail du passage du texte à la scène. Elle retrace le parcours artistique qui a abouti à la conception du "décor", de la musique et des costumes. On y trouvera, aussi, un texte d'intention du metteur en scène et quelques notes de répétitions de la scène d'arrivée d'Héraklès.

Ces chemins de la création, que nous vous invitons à emprunter, reflètent non un point d'arrivée mais l'état de l'oeuvre à un mois de la première, l'instantané d'un spectacle en formation, à inventer et à découvrir.

Jean-Michel Vivès

I

ALCESTE

Origine et devenir d'un mythe

ALCESTE EN SON TEMPS...

Quelle charmante histoire telle qu'elle est narrée dans les vieux contes ! Le prince thessalien Admète prétendait à la main d'Alceste, fille de Pélidas. Celui-ci avait juré de l'accorder à un homme qui lui amènerait un char attelé de lions et de sangliers. Dans la maison d'Admète vivait Apollon qui avait tué les Cyclopes pour venger son fils Esculape frappé par Zeus. Zeus avait condamné Apollon à servir pendant un an dans la maison d'un mortel. Le jeune dieu se prit d'amitié pour le prince son maître et ce ne fut qu'un jeu pour lui d'aider Admète à accomplir l'épreuve. Admète épousa Alceste ; mais le jour des noces, sacrifiant aux dieux, il oublia Artémis. La déesse fit la méchante fée, envoya des serpents dans la chambre nuptiale, ce qui signifiait qu'Admète devait mourir. Alors Apollon, intervenant de nouveau, alla trouver les Parques qui lui accordèrent la grâce du prince. Seulement elles voulaient victime pour victime et quelqu'un de la maison devait s'offrir en échange d'Admète sauvé. Alceste accepta aussitôt de mourir pour son mari. On put l'ensevelir dans la robe même de ses noces. Mais Perséphone, émue devant cette jeune victime, la renvoya dans sa maison.

Telle est la fable dont s'inspirait le vieux poète Phrynichos qui avait fait intervenir Héraclès pour combattre la Mort. C'est un sujet délicieux, mais sans profondeur. La petite Alceste à peine mariée tenait à la vie par de bien faibles liens ; elle devait mourir aussi aisément qu'un enfant qui s'en va, sans avoir lutté. Sa figure charmante passe toute pure à travers la légende. L'on éprouve de l'émotion à la voir quitter son jeune mari, de la joie lorsqu'elle est ramenée, muette et voilée de blanc, par le bon géant Héraclès. C'est tout. Autour d'eux, les dieux jouent les personnages de génies et des fées. Artémis est Carabosse, Apollon est le magicien qui se trouve enchanté et privé de sa force. Il récompense largement le prince qui, sans le reconnaître sous son déguisement de valet d'étable, lui a fait douce la servitude. Tout cela est bien joli, mais un joli conte ne suffit pas à faire une tragédie.

Et voici la donnée qui se recrée et qui se transforme dans l'esprit d'Euripide : Alceste est mariée depuis plusieurs années, mère de deux enfants. La mort la prend pleine d'activités et d'espérances. La jeune femme choisit sans hésitation de sauver son mari ; mais quels regrets déchirants, quels refus désespérés de l'être qui ne veut pas mourir et se cramponne à ce qu'il aime ! La condamnée traverse toute la maison et passe la revue des biens qu'elle vient de quitter. Elle tombe à genoux près du lit où les doigts d'Admète lui ont enlevé sa ceinture, où elle a mis leurs enfants au monde. La tête dans les oreillers, elle pleure si fort que les couvertures en sont trempées, et lorsqu'elle a le courage de se relever, elle retombe encore une fois. Mais alors elle doit se retrouver une grande dame pour dire adieu aux serviteurs et aux servantes.

Il est affreux de mourir quand la vie est si belle. Le vieux roi Phérès et sa femme n'ont pas accepté de prendre la place de leur fils. Les années qui restent aux vieillards ont d'autant plus de prix qu'elles sont plus strictement mesurées. Qu'importe d'être infirme pourvu que l'on vive ? Quant à Admète, il accepte la substitution parce que, pour un chef de famille qui est fils unique, la question ne se pose pas. C'est lui, le tronc, qui doit périr en dernier lieu. violemment, il reproche à son père de ne pas lui avoir sacrifié le peu d'années qui lui restent à vivre. Mais le vieux se défend : on n'a qu'une vie, chaque

.../...

.../...

goutte en est précieuse ! Au fond Admète ne pense pas autrement. Alceste morte, il se rend enfin compte que vivre ce n'est pas seulement respirer, manger et voir le soleil, et il murmure : "J'aurais mieux fait de mourir avec elle, donnant à la mort deux êtres au lieu d'un, parfaitement fidèles l'un à l'autre."

Jamais encore, sur la scène athénienne, on n'a entendu tant de véhémence, une pareille crudité, des choses si révoltantes. Que la vie ait une valeur incomparable, sans commune mesure avec quelque bien que ce soit, Eschyle le savait peut-être, lui qui par trois fois faisait Prométhée crier : "Que m'importe ce qui m'arrive puisque je suis immortel ?", mais personne ne l'avait dit comme Euripide, de cette façon directe et violente. Bien des gens mesuraient maintenant le chemin qu'ils avaient parcouru depuis un demi-siècle sans même s'en apercevoir. Un être humain ne comptait guère à l'époque peu éloignée où seule la famille importait. Allait-on maintenant entendre les individus revendiquer sur ce ton leurs droits, étaler devant la foule, sans en rougir, des sentiments que l'on considérait autrefois comme de simples défaillances ?

Entre Euripide et un vieil Athénien, de ceux qui portaient encore la tunique de lin et la cigale d'or dans les cheveux, on peut imaginer, après la représentation, le dialogue suivant :

- Comment osez-vous mettre en scène un fils qui dit à son père des choses si dures ? On vous comprendrait encore si Admète n'avait pas d'enfants, de telle sorte que le sort de la famille fût lié à son existence, ses parents étant trop vieux pour avoir d'autres fils. Mais si l'avenir est assuré, son langage est d'une intolérable impiété.

- Je vous entends bien, répond le poète, seulement, j'ai voulu qu'Alceste renonçât non pas uniquement à l'être, mais au maximum de l'être et de la vie ; avouez que vous auriez été moins ému tout à l'heure, lorsque vous l'avez vue défaillir, si les deux enfants ne s'étaient cramponnés à elle comme pour la retenir ici-bas. Avouez aussi qu'elle vous paraîtrait moins sublime si elle n'était pas une femme consciente de la valeur du sacrifice, passionnée de la vie qu'elle renonce, attachée à tout ce qu'elle quitte.

- Passionnée de la vie ! Je vous y prends. Nos pères appelaient lâcheté l'amour de la vie. Sur Admète, je pense comme son père Phérès : du moment que sa descendance est vivante, il est un lâche et un infâme d'avoir accepté le sacrifice d'une femme. Et Alceste elle-même, je voudrais qu'elle parlât moins du service qu'elle rend, qu'elle ne dît pas si haut qu'elle est une épouse incomparable. Une existence humaine fauchée plus ou moins tôt ne vaut pas tant de cris et de lamentations.

- Mon meilleur ami, répond Euripide, vient de perdre son fils unique, un adolescent plein de promesses. Lui-même est déjà dans la saison des cheveux blancs, mais il supporte son malheur avec mesure. Seulement, c'est un philosophe, et je ne pense pas que les jeunes gens rayonnants, enfants gâtés du sort, puissent prendre la séparation comme la prend Anaxagore. Et puis, ma pièce n'est pas une tragédie, c'est un drame satyrique. Le grand Hercule est moins bouffon que les Silènes ; mais quand il est ivre et affamé, ses éclats de voix emplissent le théâtre d'une façon digne des Dionysies.

Puisque ce n'est qu'un jeu, ne me demandez pas si Admète a raison ou bien s'il a tort, s'il aurait dû refuser le sacrifice de sa femme et s'il l'a même sollicité. La légende ne le dit pas et nous avons bien le droit de nous en tenir à la légende : c'est le bien le plus précieux que nos ancêtres nous aient légué. En tout cas, il n'y en a pas auquel je tiens davantage. Mais, dans la même hoirie, j'ai trouvé autre chose encore et qui n'a pas moins de prix, c'est le droit de tirer des légendes le sens et l'interprétation qu'il me plaît.

Marie Delcourt - *La vie d'Euripide*

SOURCES MYTHOLOGIQUES

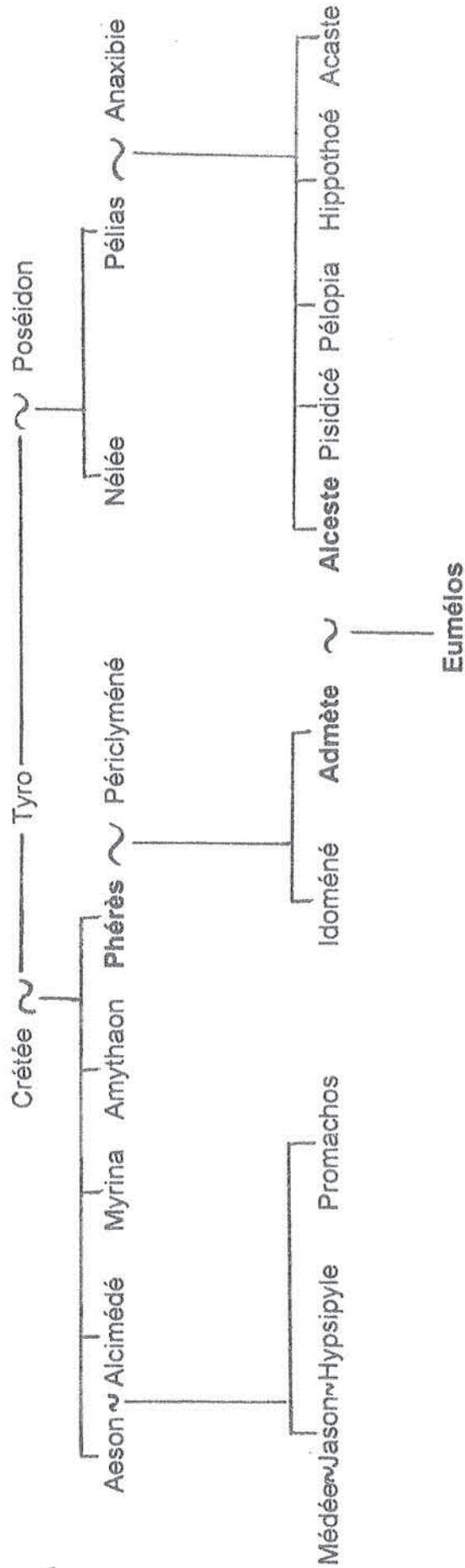
Alors qu'Admète régnait sur Phère et souhaitait épouser Alceste, fille de Pélidas, il avait pour valet Apollon. Pélidas ayant décidé de ne donner sa fille qu'à celui qui serait capable d'atteler un lion et un verrot à un char, ce fut Apollon qui le fit et donna l'attelage à Admète. Celui-ci se rendit avec chez Pélidas et obtint Alceste. Lors des sacrifices offerts à l'occasion du mariage, il oublia d'en offrir aussi à Artémis. C'est pourquoi il trouva, en y entrant, la chambre nuptiale remplie de noeuds de serpents. Apollon se chargea de calmer la colère de la déesse et demanda aux Moires une faveur pour Admète : que celui-ci, en arrivant à la fin de sa vie, soit libéré de la mort si quelqu'un accepte de mourir à sa place. La dernière heure étant arrivée, ni le père ni la mère d'Admète n'acceptèrent de mourir pour lui. Seule Alceste accepta. Coré la renvoya des Enfers, mais certains disent que c'est Héraclès qui lutta avec Hadès pour la ramener à Admète.

APOLLODORE D'ATHENES
Bibliothèque (1.9.15;3.10.3-4)

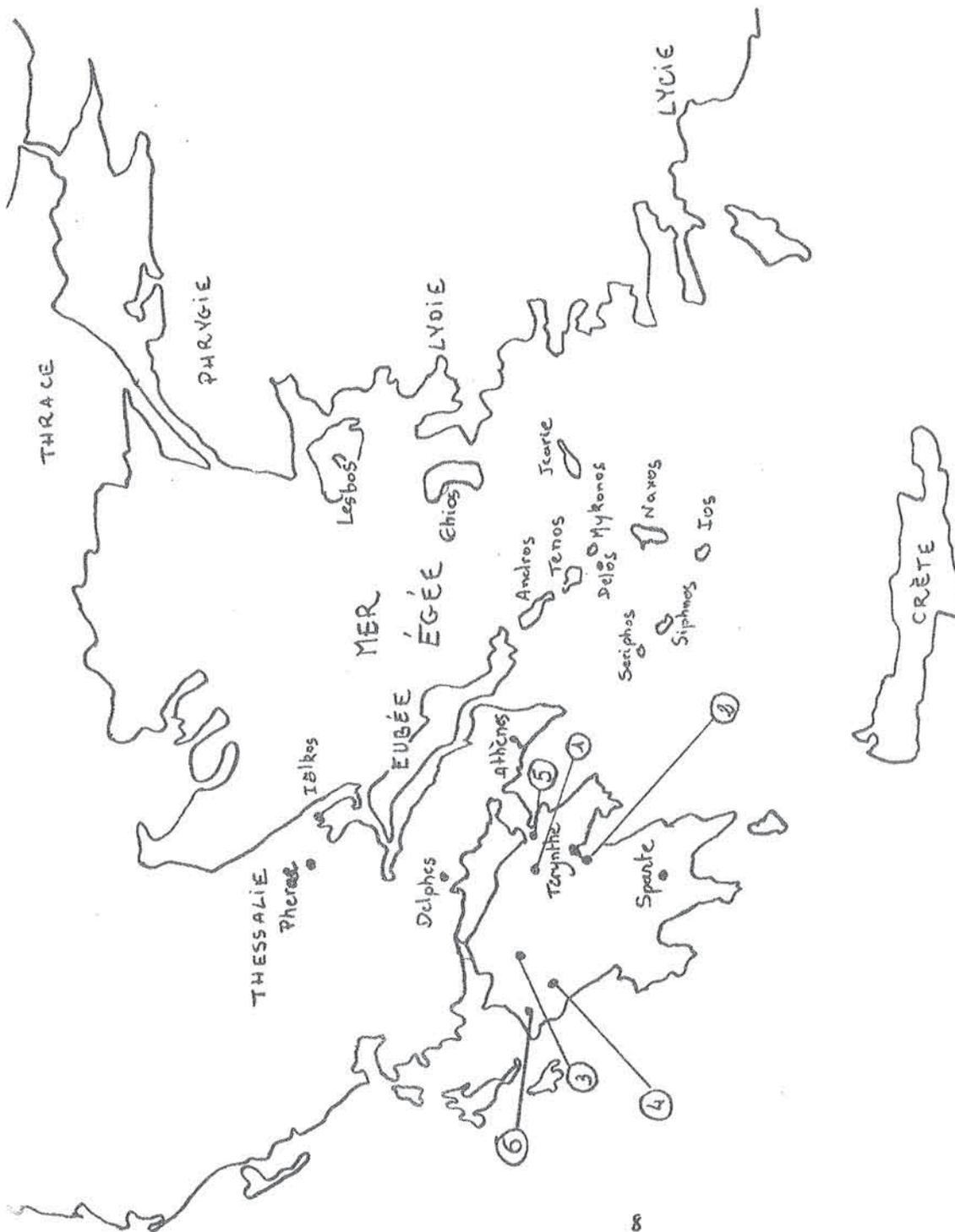
Apollon avait fini par obtenir des Moires qu'Admète, qui n'avait plus pour longtemps à vivre, puisse présenter à sa place quelqu'un qui veuille mourir pour lui, ce qui lui aurait permis de prolonger sa vie du nombre d'années qu'il avait vécu jusque-là. Et c'est Alceste, l'épouse d'Admète, qui se sacrifia, aucun des deux parents n'étant prêt à mourir pour leur fils. Peu de temps après, Alceste mourut. Héraclès, ayant appris par un serviteur ce qui lui était arrivé, se rendit à son tombeau, chassa la Mort, cacha le visage d'Alceste avec son vêtement et la confia à Admète en prétendant l'avoir gagnée comme prix d'un combat. Devant le refus d'Admète de s'en charger, il découvrit le visage de la femme et lui montra celle qu'il pleurait.

DICEARQUE
"Hypothèse"

TABLEAU GENEALOGIQUE SIMPLIFIE DES PERSONNAGES D'ALCESTE D'EURIPIDE



Géographie de la Grèce Mythologique.



Les six premiers travaux d'Héraklès dans le Péloponnèse

- ① Le Lion de Némée, ② L'hydre de Lerne, ③ Le sanglier de l'Erymanthe, ④ La biche de Kérynia, ⑤ Les oiseaux du Lac Stymphe, ⑥ les étables d'Augias.



Les six derniers travaux d'Héraklès

Quatre de part le monde

Deux vers L'au-delà

- ⑦ le taureau de Crète, ⑧ Les chevaux de Diomède,
- ⑨ La ceinture de la reine des Amazones, ⑩ Les vaches de Géryon.
- ⑪ Les pommes d'or des Hespérides, ⑫ Cerbère.

LE HUITIEME TRAVAIL D'HERAKLES

Les juments de Diomède. - Diomède était un roi de Thrace possédant des juments qui se nourrissaient de chair humaine. Elles étaient au nombre de quatre et s'appelaient Podargos, Lampon, Xanthos, Déinos. Des deux traditions concernant cette légende, la plus ancienne est celle selon laquelle Héraclès partit seul en Thrace, par la route de terre, et donna Diomède à manger à ses propres juments ; après quoi les animaux, calmés, se laissèrent docilement emmener. L'autre, plus récente, lie la légende à la fondation de la ville d'Abdère.

La résurrection d'Alceste. - Cette légende est liée au passage d'Héraclès en Thessalie, au moment où il allait chercher, sur l'ordre d'Eurysthée, les chevaux du Thrace Diomède. Telle est du moins la version suivie par Euripide, dans sa tragédie d'*Alceste*. Mais Apollodore fait de cet épisode un de ceux qui marquèrent les aventures d'Héraclès et d'Iphitos. Il est d'ailleurs probable que l'intervention d'Héraclès dans ce mythe est un développement tardif. Dans le thème primitif, c'est Perséphone elle-même qui, touchée par le dévouement de la jeune femme, la renvoie au jour, spontanément, et non le héros qui force Thanatos (la mort), à rendre sa proie.

EXTRAIT DU BANQUET DE PLATON (179 b)

Phèdre pour illustrer son discours sur le pouvoir de l'amour utilise le mythe d'Alceste.

Cela n'est pas douteux, mourir pour autrui, c'est à quoi, seuls, consentent ceux qui aiment, et non pas seulement des hommes, mais aussi les femmes. Or c'est même de quoi la fille de Pélidas, Alceste, fournit un témoignage, capable de justifier, face aux Grecs, le langage que je tiens : elle, qui fut seule à accepter de mourir à la place de son époux, alors que celui-ci avait encore son père et sa mère; bien au-dessus desquels la tendresse de cette femme l'éleva assez haut, par la grâce d'Amour, pour les faire apparaître, eux, étrangers réellement à leurs fils et n'ayant avec lui qu'un lien tout nominal (1), voilà quel fut son acte, et l'acte qu'elle avait accompli fut jugé, non pas par les hommes seulement, mais par les dieux aussi, tellement beau que, parmi ce grand nombre de personnages qui ont accompli nombre de belles actions, bien faciles à compter (2) sont ceux auxquels les dieux ont accordé le privilège de faire revenir et remonter leur âme de chez Hadès, tandis qu'ils ont, remplis d'admiration par l'acte de cette femme, fait au contraire remonter son âme : preuve que les dieux honorent au plus haut point le dévouement et la vertu qui ont Amour pour mobile ! Au contraire, Orphée fils d'Oeagre, ils l'ont renvoyé de chez Hadès sans qu'il eût réussi à rien obtenir d'eux, sinon de voir le fantôme de cette épouse pour laquelle il y était venu, mais non pas celle-ci en personne; parce que, à leur jugement, il avait agi par mollesse, comme il est naturel à un joueur de cithare, et que, au lieu d'avoir eu, comme Alceste, le courage de mourir par amour, il avait usé d'artifice pour pénétrer vivant chez Hadès ! "Ainsi, je prétends donc, quant à moi, qu'Amour est, des dieux, le plus ancien, le plus vénérable, le plus puissant pour conduire les hommes à l'acquisition de la vertu et du bonheur, aussi bien pendant leur vie qu'après leur mort."

(1) Cf. "Phédon" 68a. Hercule la dispute à la Mort et la lui arrache, pour la rendre à Admète, son mari.

(2) En d'autres termes, il n'y en a, pour ainsi dire, pas un seul. Apollodore, à la différence de Platon, considérait que la morale de cette histoire était absolument dépourvue de sentimentalisme : les dieux ne se réjouissaient pas du tout de l'acte d'Alceste. Perséphone estimait qu'une épouse ne devait pas mourir pour son mari. Alceste avait mal agi; son exemple pouvait être nuisible, et c'est pourquoi on la renvoya sur terre. (Perséphone représente le point de vue matriarcal).

ALCESTE

Tragédie en cinq actes et un prologue de Philippe Quinault
Musique de Jean-Baptiste Lully

1674 - Acte III - scène 1

*Le Théâtre est un grand monument élevé par les Arts.
Un autel vide paraît au milieu pour servir à porter l'image
de la personne qui s'immolera pour Admète.*

Alceste

Ah ! pourquoi nous séparez-vous ?
Eh ! du moins attendez que la Mort nous sépare.
Cruels ! quelle pitié barbare
Vous presse d'arracher Alceste à son époux !
Ah ! pourquoi nous séparez-vous ?

Phéres et Céphise

Plus votre époux mourant voit d'amour et d'appas,
Et plus le jour qu'il perd lui doit faire d'envie.
Ce sont les douceurs de la vie
Qui font les horreurs du trépas.

Alceste

Les Arts n'ont point encor achevé leur ouvrage ;
Cet autel doit porter la glorieuse image
De qui signalera sa foi,
En mourant pour sauver son Roi.
Le prix d'une gloire immortelle
Ne peut-il toucher un grand cœur ?
Faut-il que la mort la plus belle
Ne laisse pas de faire peur ?
A quoi sert la foule importune,
Dont les Rois sont embarrassés ?
Un coup fatal de la Fortune
Ecarte les plus empressés.

.../...

.../...

Alceste, Phères et Céphise

De tant d'amis qu'avait Admète,
Aucun ne vient le secourir :
Quelqu'honneur qu'on promette,
On le laisse mourir.

Phères

J'aime mon fils, je l'ai fait Roi;
Pour prolonger son sort, je mourrais sans effroi,
Si je pouvais offrir des jours dignes d'envie.
Je n'ai plus qu'un reste de vie;
Ce n'est rien pour Admète, et c'est beaucoup pour moi.

Céphise

Les honneurs les plus éclatants
En vain dans le tombeau promettent de nous suivre ;
La mort est affreuse en tout temps :
Mais peut-on renoncer à vivre
Quand on n'a vécu que quinze ans ?

Alceste

Chacun est satisfait des excuses qu'il donne :
Cependant on ne voit personne
Qui, pour sauver Admète, ose perdre le jour.
Le devoir, l'amitié, le sang, tout l'abandonne ;
Il n'a plus d'espoir qu'en l'Amour.

PRÉFACE D'IPHIGENIE

Jean Racine 1675

Mes spectateurs ont été émus des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce, et qui ont fait dire qu'entre les poètes Euripide était extrêmement tragique, τραγικωτατος (1) c'est-à-dire qu'il savait merveilleusement exciter la compassion et la terreur, qui sont les véritables effets de la tragédie (2).

Je m'étonne après cela que des modernes aient témoigné depuis peu tant de dégoût pour ce grand poète, dans le jugement qu'ils ont fait de son *Alceste* (3). Il ne s'agit point ici de l'*Alceste*. Mais en vérité j'ai trop d'obligation à Euripide pour ne pas prendre quelque soin de sa mémoire, et pour laisser échapper l'occasion de le réconcilier avec ces Messieurs. Je m'assure qu'il n'est si mal dans leur esprit que parce qu'ils n'ont pas bien lu l'ouvrage sur lequel ils l'ont condamné. J'ai choisi la plus importante de leurs objections pour leur montrer que j'ai raison de parler ainsi. Je dis la plus importante de leurs objections : car ils la répètent à chaque page, et ils ne soupçonnent pas seulement que l'on y puisse répliquer.

Il y a dans l'*Alceste* d'Euripide une scène merveilleuse, où Alceste qui se meurt et qui ne peut plus se soutenir, dit à son mari les derniers adieux. Admète tout en larmes la prie de reprendre ses forces et de ne se point abandonner elle-même. Alceste, qui a l'image de la mort devant les yeux, lui parle ainsi (4) :

*Je vois déjà la rame, et la barque fatale.
J'entends le vieux nocher sur la rive infernale.
Impatient, il crie : On t'attend ici-bas,
Tout est prêt, descends, viens, ne me retarde pas.*

J'aurais souhaité de pouvoir exprimer dans ces vers les grâces qu'ils ont dans l'original. Mais au moins en voilà le sens. Voici comme ces Messieurs les ont entendus. Il leur est tombé entre les mains une malheureuse édition d'Euripide, où l'imprimeur a oublié de mettre dans le latin (5), à côté de ces vers, un *Al.* qui signifie que c'est Alceste qui parle, et, à côté des vers suivants, un *Ad.* qui signifie que c'est Admète qui répond. Là-dessus il leur est venu dans l'esprit la plus étrange pensée du monde. Ils ont mis dans la bouche d'Admète les paroles qu'Alceste dit à Admète et celles qu'elle se fait dire par Charon. Ainsi ils supposent qu'Admète (quoiqu'il soit en parfaite santé) *pense voir déjà Charon qui le vient prendre*. Et au lieu que, dans ce passage d'Euripide, Charon impatient presse Alceste de le venir trouver, selon

(1) "le plus tragique" (Aristote, *Poétique*, chap. XIII; à propos des dénouements d'Euripide).

(2) Allusion au célèbre passage de la *Poétique* (chap. VI) où Aristote explique que la tragédie opère, dans le cœur des spectateurs, "la purgation des passions de pitié et de crainte".

(3) Il s'agit d'un dialogue de Pierre Perrault paru, non signé, dans un *Recueil de divers ouvrages en prose et en vers dédié à son Altesse Monseigneur le prince de Conti* (achevé d'imprimer le 2 Janvier 1675). Il est intitulé *Critique de l'Opéra ou Examen de la tragédie intitulée "Alceste ou le Triomphe d'Alcide"* (par Quinault, 1674). Pierre Perrault s'efforçait d'y démontrer que l'opéra de Quinault est très supérieur à la tragédie modèle d'Euripide. Cette petite querelle prélude à la grande Querelle des Anciens et des Modernes qui s'ouvrira en 1687, avec le poème de Charles Perrault, sur *le Siècle de Louis le Grand*. On remarquera que Pierre Perrault est déjà représenté comme le porte-parole de tout un parti.

(4) Euripide, *Alceste*, Mort d'Alceste : "Je vois, je vois la barque à double rame, sur le marais et le passeur des morts, Charon - la main posée sur la gaffe, il m'appelle : "Pourquoi traînes-tu ? Dépêche-toi, c'est toi qui me retardes". Voilà comment, dans sa hâte, il me presse."

(5) C'est insinuer que Pierre Perrault ne savait pas le grec et lisait Euripide, dans une traduction latine; mais le cas était courant au XVII^e siècle.

.../...

ces Messieurs c'est Admète effrayé qui est l'impatient et qui presse Alceste d'expirer de peur que Charon ne le prenne. *Il exhorte, ce sont leurs termes, à avoir courage, à ne pas faire une lâcheté et à mourir de bonne grâce, il interrompt les adieux d'Alceste pour lui dire de se dépêcher de mourir* (1). Peu s'en faut, à les entendre, qu'il ne la fasse mourir lui-même. Ce sentiment leur a paru *fort vilain* (2). Et ils ont raison. Il n'y a personne qui n'en fût très scandalisé. Mais comment l'ont-ils pu attribuer à Euripide ? En vérité, quand toutes les autres éditions où cet *Al.* n'a point été oublié ne donneraient pas un démenti au malheureux imprimeur qui les a trompés, la suite de ces quatre vers, et tous les discours qu'Admète tient dans la même scène, étaient plus que suffisants pour les empêcher de tomber dans une erreur si déraisonnable. Car Admète, bien éloigné de presser Alceste de mourir, s'écrie que "toutes les morts ensemble lui seraient moins cruelles que de la voir en l'état où il la voit. Il la conjure de l'entraîner avec elle. Il ne peut plus vivre si elle meurt. Il vit en elle, il ne respire que pour elle" (3).

Ils ne sont pas plus heureux dans les autres objections. Ils disent, par exemple, qu'Euripide a fait deux *époux surannés* d'Admète et d'Alceste, que l'un est un *vieux mari*, et l'autre une *Princesse déjà sur l'âge* (4). Euripide a pris soin de leur répondre en un seul vers (5), où il fait dire par le chœur qu'Alceste "toute jeune, et dans la première fleur de son âge, expire pour son jeune époux".

Ils reprochent encore à Alceste qu'elle a deux grands enfants à marier (6). Comment n'ont-ils point lu le contraire en cent endroits, et surtout dans ce beau récit où l'on dépeint Alceste "mourante au milieu de ses deux petits enfants qui la tirent en pleurant par la robe, et qu'elle prend sur ses bras l'un après l'autre pour les baiser" (7) ?

Tout le reste de leurs critiques est à peu près de la force de celles-ci. Mais je crois qu'en voilà assez pour la défense de mon auteur. Je conseille à ces Messieurs de ne plus décider si légèrement sur les ouvrages anciens. Un homme tel qu'Euripide méritait au moins qu'ils l'examinassent puisqu'ils avaient envie de le condamner.

(1) Racine ne cite pas tout à fait textuellement Perrault; il rassemble plusieurs phrases de son dialogue, dont les termes sont un peu différents mais qui disent exactement ce qu'il leur fait dire.

(2) Ce que Perrault nomme une "très vilaine action", c'est le fait pour Admète de consentir à la mort de sa femme.

(3) Euripide, *Alceste*, scène de la mort d'Alceste : "Hélas ! j'entends là une parole de désespoir, pire pour moi que toute mort. Au nom des dieux, je t'en supplie, ne m'abandonne pas, au nom de ces enfants que tu vas laisser orphelins;" "Car si tu meurs, c'est comme si je n'existais plus. Tu tiens en ton pouvoir et ma vie et ma mort"; "Prends-moi au nom des dieux avec toi, prends-moi sous terre !"; "Mort, je suis mort, si tu m'abandonnes, ma femme";

(4) Perrault disait d'Alceste seule qu'elle apparaîtrait, aux yeux des modernes, accoutumés à ne voir sur le théâtre que des "amants", comme une "épouse surannée"; il emploie l'expression de "princesse déjà sur l'âge", non celle de "vieux mari".

(5) En deux vers. Cf. Euripide, *Alceste*, chœur, deuxième arrêt, antistrophe 2 : "Mais toi, dans la fleur de ton âge, tu t'en vas jeune, morte à la place d'un être jeune".

(6) Perrault dit, pour insister sur l'âge et la qualité d'épouse d'Alceste : "ayant des enfants à marier". Racine force un peu la note; mais il semble bien que Perrault n'ait pas compris le passage où l'*Alceste* d'Euripide regrette de ne pouvoir assister, *plus tard*, au mariage de sa petite fille.

(7) Euripide, *Alceste*, récit de la servante : "Pendus aux vêtements de leur mère, les enfants pleuraient. Elle, elle les prenait au creux de ses bras et les y serrait tour à tour, comme une qui va mourir".

ALCESTE

Adapté du texte italien de Calzabigi par Le Blanc du Roullet
Musique de Christoph Willibald Gluck

1776 - Acte I - Fin de la scène IV, début de la scène V

Oracle

Le roi doit mourir aujourd'hui
si quelqu'autre au trépas ne se livre pour lui !

Prêtre

Tout se tait ?

Choeur

Quel oracle funeste !
Nul espoir ne nous reste. Quel oracle funeste !

Prêtre

Qui de vous à la mort veut s'offrir ?
Personne ne répond ? Votre roi va mourir !

Choeur

Quel oracle funeste, nul espoir ne nous reste !
Fuyons, fuyons, nul espoir ne nous reste.
Fuyons, fuyons, Admète, du destin tu vas subir les coups.
Nul espoir, nul espoir ne nous reste.
Fuyons, fuyons !

Vème scène

Alceste (seule)

Où suis-je ? O malheureuse Alceste !
Voilà donc le secours que j'attendais de vous, Dieux puissants !
Cher époux ! Tu vas perdre la vie, sans espoir elle t'est ravie,
si quelqu'autre pour toi ne se livre à la mort.
Il n'est plus pour moi d'espérance,
tout fuit, tout m'abandonne à mon funeste sort.
De l'amitié, de la reconnaissance,
j'espérais en vain un si pénible effort.
Ah, l'amour seul en est capable,
cher époux, tu vivras, tu me devras le jour !
Ce jour, dont te privait la Parque impitoyable,
te sera rendu par l'amour.

ALCESTE
Rainer Maria Rilke

Soudain le messager fut parmi eux
ingrédient nouveau jeté dans le foisonnement des plats de la noce
ceux qui trinquaient ne s'aperçurent pas
de l'entrée secrète du dieu.

Il était drapé dans sa divinité comme dans les plis d'un manteau
mouillé

il semblait ainsi lorsqu'il passait, être l'un ou l'autre des convives,
n'importe lequel.

Alors, tandis qu'il lui parlait, l'un des hôtes vit soudain le jeune
maître de la maison

comme arraché à sa pose alanguie
reflétant dans tout son être une chose effrayante.
Comme si le mélange s'était purifié d'un seul coup

un grand silence se fit : de tant de bruits confus
il ne resta plus qu'un sédiment de phrase
et la retombée des syllabes, comme un dépôt de balbutiements
amortis, dans l'odeur fétide des faux rires depuis longtemps
éventés.

Alors ils reconnurent le dieu élancé.

Et tandis qu'il se tenait là, fort de sa mission, inexorable,
ils comprirent, presque.

Pourtant lorsque le message fut enfin livré
ils le trouvèrent inconcevable.

Admète doit mourir. Quand ? A l'heure même.

Lui cependant brise l'écorce de sa peur
et par cette brèche tend les mains
pour marchander avec le dieu.

Quelques années encore, une seule année de jeunesse,
quelques mois ou semaines, quelques jours seulement,
non, pas des jours, plutôt des nuits, une nuit,
une seule nuit, rien qu'une seule : celle-ci.

Mais le dieu refuse et lui se déchire dans un cri
et crie et crie longuement
comme a crié jadis sa mère en lui donnant la vie.

.../...

.../...

Alors une vieille femme s'approche
et son père, un vieux, et tous deux
sont là, vieux, vieillis, confus;
près de celui qui criait et qui soudain
les regarde plus qu'il ne l'avait jamais fait
qui s'interrompt, avale sa salive et dit :
Père
tiens-tu tant à ce reste,
à ce sédiment de phrase que tu ne peux déglutir ?
Va rejette-le. Et toi vieille femme
Matrone
que fais-tu là encore : tu m'as mis au monde.
Et il les empoigne tous les deux d'une main
comme on tient les bêtes du sacrifice. Puis
il lâche prise et les repousse,
illuminé par une idée soudaine il crie
à en perdre haleine : Créon, Créon !
Et rien que ceci et rien que ce nom.
Mais sur son visage se lit quelque chose
qu'il tait, qui sans nom, attend
lorsqu'à travers la table en désordre
il le tourne brûlant vers son jeune ami.
Ces vieux vois-tu (y peut-on lire) ne peuvent pas servir de rançon
ils sont abîmés, usés, presque sans valeur
mais toi ô toi, dans toute ta splendeur -

Mais voilà qu'il ne voit plus son ami.
Il s'est écarté et c'est *elle* qui vient à lui
un peu plus petite, presque, qu'il ne l'avait connue
légère et triste dans une robe pâle de mariée.
Les autres ne sont que des rues par lesquelles
elle vient, elle vient : (elle sera là dans un instant,
entre ses bras qui douloureusement se tendent).
Et tandis qu'il attend elle dit quelque chose; mais pas à lui.
Elle parle au dieu et le dieu l'entend,
et tous l'entendent comme à travers le dieu :
Personne ne peut se substituer à lui. Il n'y a que moi.
C'est moi le gage. Car nul n'est aussi proche de la fin que je le suis
De ce que je fus ici que peut-il me rester sinon que je meure ?

.../...

.../...

Ne t'a-t-elle pas dit en t'apportant le message
que cette couche qui attend là
appartient au royaume des ombres ? J'ai fait mes adieux
adieu sur adieu.

Nul mourant n'en a fait autant. Je vais
pour que tout ce qui est enfoui sous celui qui est mon époux
d'aujourd'hui s'effrite et se dissolve.
Emmène-moi donc; je meurs pour lui.

Comme le vent qui bondit en haute mer
le dieu vient à elle presque comme auprès d'une morte
et soudain elle est loin de son époux
auquel il jette caché dans un signe
les cent vies de cette terre.
Lui s'élance en titubant
il veut les saisir tous les deux comme dans un rêve
mais déjà ils sont sur le pas de la porte
où les femmes se pressent en pleurant. Une fois encore
il peut voir le visage souriant de la jeune fille qui se tourne
claire comme un espoir, une promesse presque :
devenue adulte - de la mort profonde -
revenir vers lui, le vivant -

Alors, agenouillé
il referme brusquement sur son visage ses mains
pour ne plus rien voir après ce sourire.

II

ALCESTE

La question de la traduction

ALCESTE
Traduction de P. Brumoy- XVIIème siècle

ACTE III
Scène première

HERCULE

O habitants de Phère, dites-moi, je vous prie, trouverai-je Admète dans ce Palais ?

LE CHOEUR

Vous l'y trouverez, ô Hercule : mais daignez auparavant satisfaire ma curiosité. Quel sujet vous amène en Thessalie, et surtout en cette ville ?

HERCULE

J'obéis à un ordre d'Eurysthée.

LE CHOEUR

A quel voyage, à quelles nouvelles erreurs vous a-t-il condamné ?

HERCULE

Je vais enlever les coursiers de Diomède.

LE CHOEUR

Comment exécuterez-vous cette entreprise ? avez-vous du moins quelque liaison avec ceux de ce pays ?

HERCULE

Aucune. Jamais je n'entrai dans la terre des Bistoniens.

LE CHOEUR

Savez-vous que l'enlèvement de ces fougueux coursiers vous coûtera un sanglant combat ?

HERCULE

Je le sais : mais puis-je éluder des ordres pareils ?

LE CHOEUR

Il vous faudra immoler Diomède, ou périr.

HERCULE

Il est vrai : mais ce n'est pas là le coup d'essai de ma valeur.

LE CHOEUR

Que gagnerez-vous enfin, si vous remportez la victoire ?

HERCULE

J'amènerai les coursiers à Eurysthée.

LE CHOEUR

Autre obstacle : car comment arrêter leur fougue ?

HERCULE

Jettent-ils feux et flammes ?

LE CHOEUR

Ils déchirent les hommes.

HERCULE

Tel est l'usage des bêtes féroces : mais les hommes ne sont pas la proie des chevaux.

LE CHOEUR

Croyez-en vos yeux. Vous verrez leur antre tout dégoûtant de sang humain.

HERCULE

Et de qui est issu celui qui les nourrit ?

LE CHOEUR

Le Dieu Mars est son père. Son royaume est cette Thrace qui tire son nom des boucliers échancrés, et qu'on sait être si féconde en or.

HERCULE

Je le vois ; voici une entreprise digne de la destinée d'Hercule ; dure destinée, mais glorieuse ; puisqu'elle veut que je combatte toujours avec les fils de Mars. D'abord c'était Lycaon. Cynus s'est présenté ensuite. Enfin Diomède est le troisième qui s'offre à mes exploits. Il me faudra le combattre lui et les coursiers : n'importe ; on ne verra jamais le fils d'Alcmène trembler à la vue du plus redoutable ennemi.

LE CHOEUR

Voici Admète lui-même qui sort de son Palais.

SCENE II

ADMETE

O Héros, issu du sang de Jupiter et de Persée, puissiez-vous être toujours heureux !

HERCULE

Recevez de moi les mêmes vœux, puissant Roi des Thessaliens.

ADMETE *En soupirant.*

Plût aux Dieux de féconder vos souhaits ! je les reçois comme l'effet d'une amitié qui ne m'est pas douteuse.

HERCULE

Pourquoi, je vous supplie, ces marques de deuil, ces cheveux coupés !...

ADMETE

Vous me voyez sur le point de porter au tombeau...

HERCULE

Qui ? ah ciel, serait-ce quelqu'un de vos enfants ? Vous préservez les Dieux de ce malheur !

ADMETE

Graces aux Dieux, mes enfants sont pleins de vie.

HERCULE

C'est donc un père que vous pleurez. Que sa vieillesse me fait craindre...

ADMETE

Ne craignez rien, Seigneur ; ceux dont j'ai reçu le jour vivent encore.

HERCULE

Quoi ? auriez-vous perdu Alceste votre épouse ?

ADMETE

Je puis dire d'elle deux choses bien différentes.

HERCULE

Vit-elle, ne vit-elle plus ?

ADMETE

Elle est, et n'est plus : et son sort me rend malheureux.

HERCULE

Je n'en suis pas plus instruit : daignez me dévoiler cette énigme.

ADMETE

Ignorez-vous la destinée qui l'attend ?

HERCULE

Je sais qu'elle s'est engagée à mourir pour vous.

ADMETE

Liée par ce funeste engagement, doit-on la compter encore au nombre des vivants ?

HERCULE

Ah, ne prévenez point le temps des pleurs : vous la pleurerez assez tôt.

ADMETE

Elle est morte, Seigneur ; car je regarde comme mort quiconque doit bientôt mourir.

HERCULE

Il est toutefois quelque différence entre vivre et ne vivre plus.

ADMETE

Tel est votre sentiment, Hercule ; mais j'ai mes raisons pour penser autrement.

HERCULE

Pourquoi donc me tenir en suspens ? quel ami, quel mort pleurez-vous ?

ADMETE

Je pleure une femme... Nous avons jusqu'à présent parlé d'une autre.

HERCULE

Celle que vous regrettez était-elle étrangère ou unie à votre famille ?

ADMETE

Elle était l'une et l'autre.

HERCULE

L'une et l'autre ! comment étant étrangère a-t-elle passé ses jours dans votre Palais ?

ADMETE

Confiée à mes soins après la mort de son père, elle y avait été élevée.

HERCULE

Je prends part à votre affliction : mais dans l'état où vous êtes je serais fâché de vous être importun.

ADMETE

A quoi tend ce discours, je vous prie ?

HERCULE

Je vais chercher une autre demeure.

ADMETE

Non, Seigneur, je ne le souffrirai point. Ne m'accablez pas de ce nouveau malheur.

HERCULE

Un étranger survient toujours mal-à-propos dans une maison remplie de deuil.

ADMETE

Laissons les morts, et daignez entrer dans mon Palais.

HERCULE

Mais songez qu'il ne me convient pas de faire des festins, tandis que tout pleure en ces lieux.

ADMETE

Vous entrerez dans un appartement écarté que je réserve aux étrangers.

HERCULE

Souffrez, vous dis-je, souffrez que je me retire. Je ne vous en aurai pas moins d'obligation.

ADMETE

Non, Hercule, je vous l'ai déjà dit, il ne vous est pas libre d'aller ailleurs. A *quelqu'un de sa suite*. Allez vous, ouvrez ces appartements reculés : dites à ceux qui en ont soin, de préparer un festin somptueux. *Aux gardes*. Fermez, vous autres, les vestibules du milieu. Ce serait une indécence de troubler un festin par des cris et des larmes. Il faut épargner aux yeux et aux oreilles de l'hôte que nous recevons le triste appareil des funérailles. *Hercule entre dans le Palais d'Admète*.

SCENE III

LE CHOEUR

Que faites-vous, Seigneur, plongé dans un abîme de maux, comment pouvez-vous recevoir un étranger ?

ADMETE

Que voulez-vous ? Si j'avais fermé mon Palais et ma ville à un ami qui a compté sur moi, loueriez-vous mon procédé ? Non, sans doute. Je n'en serais pas moins malheureux, et j'en serais plus coupable. J'aurais violé les droits d'une hospitalité qui m'est chère, droits si exactement observés par cet ami quand je vais dans l'aride région des Argiens ; et aux maux que je souffre j'aurais ajouté pour surcroît l'opprobe éternel d'avoir rendu ma maison odieuse aux étrangers.

LE CHOEUR

Du moins, puisqu'Hercule est votre ami, ainsi que vous l'assurez, pourquoi lui cacher votre infortune ?

ADMETE

Je connais ce Héros. Comptez que s'il avait pu deviner la moindre partie de mes malheurs, jamais il ne m'eût honoré de sa présence. Je sais qu'il me blâmera. Mais dût-il me taxer d'imprudance, dût-il m'accabler de reproches, ma maison pure et sans tache respecte l'hospitalité ; elle ne sait ce que c'est que d'écarter les étrangers. *Il s'en va*.

ALCESTE
Traduction de Louis Méridier - 1925

A l'entrée de gauche paraît Héraclès ; il tient sa massue et porte une peau de lion sur l'épaule.

HERACLES

Etrangers, qui habitez les quartiers de Phères, Admète est-il chez lui ? Pourrai-je l'y trouver ?

LE CORYPHEE

Il est chez lui, le fils de Phères, Héraclès. Mais parle. Quel besoin te conduit au pays thessalien et dirige tes pas vers la cité de Phères ?

HERACLES

Je fais un travail pour Eurysthée de Tirynthe.

LE CORYPHEE

Où vas-tu ? A quelle erreur sont liés tes pas ?

HERACLES

Du Thrace Diomède enlever le quadrigé.

LE CORYPHEE

Comment le pourras-tu ? Connais-tu l'étranger ?

HERACLES

Non. Je n'ai pas encore été chez les bistoires.

LE CORYPHEE

Tu ne peux t'emparer des chevaux sans combat.

HERACLES

Mais je ne peux non plus renoncer aux travaux.

LE CORYPHEE

Tue donc pour revenir, ou tu mourras sur place.

HERACLES

Ce n'est pas le premier tournoi que je courrai.

LE CORYPHEE

Vainqueur du maître, quel profit auras-tu donc ?

HERACLES

De ramener ses coursiers au roi de Tirynthe.

LE CORYPHEE

Le mors malaisément se met à leur mâchoire.

HERACLES

Non, s'ils ne soufflent pas du feu par les naseaux.

LE CORYPHEE

Mais les hommes, leur dent féroce les dépèce.

HERACLES

De fauves, et non de chevaux c'est la pâture.

LE CORYPHEE

Leurs crèches, tu pourras les voir souillées de sang.

HERACLES

Et l'éleveur, de qui se prétend-il le fils ?

LE CORYPHEE

D'Arès. C'est le seigneur de la targe d'or thrace.

HERACLES

Dans ce travail encore, c'est bien mon destin que tu me fais connaître, âpre toujours et ardu en ses voies ! si aux fils qu'Arès engendra il me faut livrer bataille : après Lycaon, puis Cycnos, voici que, pour troisième épreuve, je vais me mesurer avec ces coursiers et leur maître. Mais nul oeil ne verra jamais le fils d'Alcmène trembler devant le bras d'un ennemi.

Admète sort du palais, la tête rasée, et vêtu de noir ; des serviteurs le suivent.

LE CORYPHEE

Le voici en personne, le souverain du pays. Admète hors du palais porte ses pas.

ADMETE

Salut ! ô fils de Zeus, né du sang de Persée.

HERACLES

Admète, à toi salut ! seigneur des Thessaliens.

ADMETE

Je le voudrais : ton amitié m'est bien connue.

HERACLES

Pourquoi ce chef rasé, qui annonce le deuil ?

ADMETE

A enterrer un mort je m'apprête aujourd'hui.

HERACLES

De tes enfants qu'un dieu écarte le malheur !

ADMETE

Ils sont vivants chez moi, les enfants que j'ai eus.

HERACLES

Ton père, si c'est lui, était d'âge à partir.

ADMETE

Lui aussi est en vie, et ma mère, Héraclès.

HERACLES

Ta femme Alceste n'a pourtant pas succombé ?

ADMETE

Sur elle je puis faire une double réponse.

HERACLES

Veux-tu dire qu'elle est morte, ou vivante encore ?

ADMETE

Elle est, elle n'est plus. Son sort fait mon chagrin.

HERACLES

Je n'en sais pas plus long. Obscurs sont tes propos.

ADMETE

Ne sais-tu le destin qui lui est réservé !

HERACLES

Je sais : elle s'est offerte à mourir pour toi.

ADMETE

Comment vit-elle encore, y ayant consenti ?

HERACLES

Ah ! pour pleurer ta femme, attends donc jusque-là.

ADMETE

Qui doit mourir est mort, et qui est mort n'est plus.

HERACLES

Etre ou non sont tenus pour choses différentes.

ADMETE

Tu juges ainsi, moi autrement, Héraclès.

HERACLES

Pourquoi donc tes pleurs ? Qui de tes amis est mort ?

ADMETE

Une femme ; nous parlions d'elle tout à l'heure.

HERACLES

Etrangère, ou parente à toi par la naissance ?

ADMETE

Etrangère, et pourtant liée à la famille.

HERACLES

Comment est-ce chez toi qu'elle a perdu la vie ?

ADMETE

Son père mort, ce toit abritait l'orpheline.

HERACLES

Hélas ! que ne t'ai-je trouvé, Admète, exempt de peine !

Il se détourne.

ADMETE

Quel est le plan secret que trament tes propos ?

HERACLES

Se dirigeant vers la sortie.

Je vais porter mes pas au foyer d'un autre hôte.

ADMETE

L'arrêtant du geste.

Impossible, seigneur ! Loin de nous pareil mal !

HERACLES

Dans le chagrin la venue d'un hôte importune.

ADMETE

Morts sont les morts. Allons ! entre dans ma maison.

HERACLES

Honte à qui festoie aux côtés d'amis en larmes !

ADMETE

Les chambres d'hôtes sont à part ; nous t'y mettrons.

HERACLES

Laisse-moi, et je t'en saurai gré infini.

ADMETE

Non, tu ne peux t'adresser au foyer d'un autre. *A un serviteur.* Guide-le, ouvre-lui, à l'écart de la maison, les appartements réservés aux hôtes, et dis à ceux qui en ont le soin de lui servir ample chère. *Aux autres esclaves, pendant qu'Héraclès, précédé du serviteur, entre dans le palais par une porte latérale.* Fermez les portes de la cour ; il ne sied pas qu'à table les hôtes entendent des lamentations ni s'attristent.

Les esclaves entrent dans la maison.

LE CORYPHEE

Hé quoi ! sous le coup d'un pareil malheur, Admète, as-tu le cœur à l'hospitalité ? Pourquoi cette folie ?

ADMETE

Et si de ma demeure et de la ville je l'avais repoussé, lui, mon hôte, m'aurais-tu approuvé davantage ? Non certes ; mon malheur n'en eût pas été moindre, et j'eusse manqué, moi, à l'hospitalité. A mes maux se fût ajouté un nouveau mal, si ma maison passait pour se fermer aux hôtes. Moi-même je trouve en lui le meilleur accueil, quand il m'arrive d'entrer sur l'aride sol d'Argos.

LE CORYPHEE

Pourquoi donc lui cacher l'infortune présente, s'il venait en ami, comme tu le prétends ?

ADMETE

Jamais il n'eût consenti à entrer chez moi, si de mes malheurs il avait eu quelque idée. Et sans doute il en est qui regardent mon acte comme insensé et qui me désapprouveront. Mais mon toit ne sait pas repousser ni outrager des hôtes.

Il entre dans le palais.

ALCESTE
Adaptation d'André Bonnard

Des serviteurs ont emporté le corps d'Alceste. Entre Hercule.

HERACLES

Etrangers, gens de cette cité de Phères, dites-moi si je trouverai Admète dans sa maison.

LE CORYPHEE

Tu l'y trouveras, Hercule. Mais dis-nous ce qui t'amène au pays des Thessaliens.

HERCULE

Un travail que m'impose le roi de Tirynthe, Eurysthée.

LE CORYPHEE

Et lequel ? A quel lointain voyage le sort a-t-il encore lié tes pas ?

HERACLES

Je dois m'emparer du char que le Thrace Diomède attelle de quatre chevaux.

LE CORYPHEE

Que dis-tu ? Tu ne connais pas Diomède !

HERACLES

Je ne le connais pas. Je ne suis jamais allé dans ce pays des neiges.

LE CORYPHEE

Tu ne t'empareras pas de ses chevaux sans combat.

HERACLES

Je me battraï donc. Il ne m'appartient pas de refuser cette épreuve.

LE CORYPHEE

Il te faudra tuer le roi, si tu veux revenir, ou mourir, si tu ne le tues pas.

HERACLES

J'ai affronté d'autres périls. J'ai remporté d'autres victoires.

LE CORYPHEE

Mais, Diomède vaincu, ne te crois pas au bout de tes peines.

HERACLES

Je dois en effet ramener ses coursiers au roi de Tirynthe.

LE CORYPHEE

Ils ne se laisseront pas aisément passer le mors...

HERACLES

A moins qu'ils ne crachent le feu...

LE CORYPHEE

Leurs fortes mâchoires se plaisent à broyer la chair humaine.

HERACLES

Tu parles de bêtes fauves, de loups des montagnes, non de chevaux.

LE CORYPHEE

Va voir leurs râteliers souillés de sang... Leur maître a pour père le funeste dieu des combats.

HERACLES

Un fils de Mars ! Voilà donc un travail conforme à mon destin. Ma vie a toujours été rude. Elle remonte une pente raide. Je déteste Mars et ses oeuvres. Et voici le troisième combat que je livrerai contre un des démons que Mars engendra.

Mais personne ne verra jamais le fils d'Alcmène trembler devant le poing levé de l'ennemi.

Admète sort du palais.

LE CORYPHEE

Tu demandais Admète. Voici notre roi qui sort de son palais.

ADMETE

Salut, fils de Jupiter, sang de Persée.

HERACLES

A toi aussi, Admète, salut et joie.

ADMETE

Joie ! Je le voudrais... Oui, je sais que tu es mon ami.

HERACLES

Mais pour quel deuil as-tu rasé ta chevelure ?

ADMETE

Je dois aujourd'hui conduire un mort au tombeau.

HERACLES

Les dieux écartent le malheur de tes enfants !

ADMETE

Ils sont en bonne santé, dans ma maison, mes chers enfants.

HERACLES

Si c'est ton père qui te quitte, la mort l'atteint à l'arrière-saison.

ADMETE

Mon père est en vie et ma mère également, Hercule.

HERACLES

Ce n'est pourtant pas ta femme, ce n'est pas Alceste qui est morte !

ADMETE

Alceste ?... Je te ferai à son sujet une double réponse.

HERACLES

Mais parles-tu d'une vivante ou d'une morte ?

ADMETE

D'une vivante et d'une morte. Tel fut dès longtemps son destin.

HERACLES

Je n'en sais pas plus long. Tu parles par énigmes.

ADMETE

N'as-tu pas appris le sort que lui réservèrent les Parques ?

HERACLES

Mourir à ta place. Elle s'y était offerte.

ADMETE

Eh bien, faut-il appeler vivante celle qui consentit à mourir ?

HERACLES

Ah ! ne la pleure pas avant que soit venu le jour fatal !

ADMETE

N'est-il pas déjà mort celui qu'attend la mort ?

HERACLES

Cependant vie et mort sont choses différentes.

ADMETE

Peut-être... Tu en juges ainsi, Hercule, mais moi...

HERACLES

Mais enfin qui pleures-tu ? Lequel de tes amis ?

ADMETE

Une femme. C'est d'une femme que je parlais tout à l'heure.

HERACLES

Une étrangère ou une femme de ton sang ?

ADMETE

Non, pas une femme de mon sang. Cependant très chère à cette maison.

HERACLES

Comment se fait-il qu'elle soit morte chez toi ?

ADMETE

C'était une orpheline. Elle vivait à mon foyer.

HERACLES

Je regrette, Admète, de t'avoir trouvé dans l'affliction. Je n'ajouterai pas à ta peine.

Il fait mine de se retirer.

ADMETE

Que veux-tu dire ?

HERACLES

J'irai demander l'hospitalité à un autre ami.

ADMETE *l'arrêtant*

Tu ne feras pas cela. Epargne-moi cet affront.

HERACLES

Un hôte est à charge dans le chagrin.

ADMETE

Les morts sont morts. La maison doit s'ouvrir aux hôtes.

HERACLES

S'attabler chez des amis en pleurs, quelle honte !

ADMETE

Les chambres des hôtes sont à l'écart des autres. Laisse-moi t'y conduire.

HERACLES

Laisse-moi plutôt m'en aller. Je t'en saurai gré.

ADMETE

Non, tu n'iras pas au foyer d'un autre. Tiens la chose pour impossible.

(A un serviteur) Hé, toi ! Ouvre l'appartement des hôtes. Choisis la chambre la plus retirée. Dis à tes camarades d'y dresser une table abondante. Et fermez bien les portes qui donnent sur la cour intérieure. Il ne sied pas que l'hôte qui boit le vin de nos coupes nous entende gémir et que notre chagrin trouble sa joie.

Hercule sort, précédé d'un serviteur.

LE CORYPHEE

Que fais-tu ? Le plus grand des malheurs te frappe et tu as le coeur à recevoir des hôtes ! Admète, as-tu perdu l'esprit ?

ADMETE

Et si j'avais laissé partir mon ami, si je lui avais fermé ma porte, aurais-tu pu m'approuver ? Inhospitalier, aurais-je été moins malheureux ? Fallait-il à mon infortune ajouter un fléau ? Permettre qu'un honteux renom s'attachât à mon toit, que ma maison fût surnommée l'Ingrat Logis ! Hercule m'a toujours fait le meilleur accueil en son maigre pays d'Argos. Ce n'est pas ma riche Thessalie qui le repoussera.

LE CORYPHEE

Tu as raison. Mais pourquoi lui cacher ton infortune, puisqu'il est ton ami ?

ADMETE

Comprends donc qu'il n'aurait jamais voulu franchir mon seuil, s'il avait eu le moindre soupçon de mon malheur. J'imagine qu'on va douter de ma raison, à tout le moins me désapprouver. Mais se fermer aux hôtes et leur faire affront, voilà ce que ma maison n'a pas encore appris.

Admète rentre dans le palais.

ALCESTE
Traduction de Marie Delcourt - 1962

HERACLES

Citoyens, qui habitez dans ces quartiers de Phères
Admète est-il chez lui et puis-je l'y trouver ?

LE CORYPHEE

Le fils de Phérès est chez lui, Héraclès,
mais dis-nous, que viens-tu chercher
en terre thessalienne et dans notre ville de Phères.

HERACLES

J'accomplis un travail pour Eurysthée roi de Tirynthe.

LE CORYPHEE

Où t'envoie-t-il ? à quel lointain voyage condamné ?

HERACLES

Je dois enlever au Thrace Diomède les quatre chevaux de son char.

LE CORYPHEE

C'est impossible. Sais-tu quelle hospitalité t'attend chez lui ?

HERACLES

Nullement. Jamais encore je n'ai poussé jusqu'à la Thrace.

LE CORYPHEE

Pour avoir les chevaux, il faut d'abord combattre le maître.

HERACLES

Peut-être bien, mais je ne puis me soustraire aux Travaux.

LE CORYPHEE

L'un de vous deux y laissera sa vie.

HERACLES

Ce n'est pas la première fois que je lutterai de la sorte.

LE CORYPHEE

Si tu restes vainqueur, quel avantage en auras-tu ?

HERACLES

J'irai conduire les chevaux au seigneur de Tirynthe.

LE CORYPHEE

Mettre le mors à leurs mâchoires n'est pas aisé.

HERACLES

Pourquoi ? leurs naseaux soufflent-ils le feu ?

LE CORYPHEE

Non, mais d'un coup de dents ils vous dépècent un homme.

HERACLES

Ainsi se nourrissent les fauves, non les chevaux !

LE CORYPHEE

Tu pourras voir leurs râteliers souillés de sang.

HERACLES

Celui qui les élève, quelle est son ascendance ?

LE CORYPHEE

Il se dit fils d'Arès, maître de l'écu d'or de Thrace.

HERACLES

Epreuve bien conforme à mon destin,
celle que tu décris, toujours rigide à me pousser au plus abrupt,
s'il me faut engager la lutte avec les fils d'Arès,
Lycaon d'abord, puis Cycnos, et en troisième lieu
ce Thrace et ses chevaux à vaincre coup sur coup.
Mais l'homme n'est pas né qui pourra voir le fils d'Alcmène
trembler devant le bras d'un ennemi.

Paraît Admète en tenue de deuil.

LE CORYPHEE

Je vois le roi de ce pays, Admète, qui sort du palais.

ADMETE

Salut, fils de Zeus, descendant de Persée. Sois heureux.

HERACLES

Sois heureux, toi aussi, Admète roi de Thessalie.

ADMETE

Je voudrais l'être... Je sais ton amitié pour moi.

HERACLES

Pourquoi es-tu rasé ainsi que pour un deuil ?

ADMETE

Je dois aujourd'hui même ensevelir un mort.

HERACLES

Qu'un dieu de tout mal préserve tes enfants.

ADMETE

Mes enfants sont chez moi, bien vivants.

HERACLES

Ton père était d'âge à mourir, si c'est lui qui partit.

ADMETE

Il vit, ma mère également, ô Héraclès.

HERACLES

Ce n'est pas ta femme, Alceste, qui est morte ?

ADMETE

Je puis tenir à son sujet double langage.

HERACLES

Parles-tu d'elle comme expirée ou comme encore vivante ?

ADMETE

Elle est, elle n'est plus, et cause ma souffrance.

HERACLES

Cela ne m'apprend rien. Tu parles par énigmes.

ADMETE

Mais tu sais le destin qui lui est réservé ?

HERACLES

Je sais. Elle s'est soumise à mourir pour toi.

ADMETE

Que reste-t-il de vie à qui s'est engagé de la sorte ?

HERACLES

Il est trop tôt pour la pleurer. Attends que l'heure vienne.

ADMETE

Le condamné est déjà mort. Le mort n'est déjà plus.

HERACLES

Etre et ne pas être passent cependant pour bien différents.

ADMETE

Tu juges ainsi, Héraclès, et moi tout autrement.

HERACLES

Mais pour qui donc pleures-tu ? Le mort était de tes amis ?

ADMETE

Une femme, et nous venons de parler d'elle.

HERACLES

Une étrangère ou bien une parente à toi ?

ADMETE

Une étrangère, mais alliée à ma maison.

HERACLES

Et comment se fait-il qu'elle mourut chez toi ?

ADMETE

C'est qu'elle avait perdu son père, et je recueillis l'orpheline.

HERACLES

C'est dommage.

J'aurais aimé, Admète, ne pas te trouver dans le deuil.

ADMETE

Tu as un dessein que tu ne dis pas. Lequel ?

HERACLES

Je vais aller ailleurs demander l'hospitalité.

ADMETE

Ah ! seigneur, tu n'y penses pas. Ne m'inflige pas cette peine.

HERACLES

Un hôte qui survient est importun aux affligés.

ADMETE

Les morts sont morts. Entre dans la maison.

HERACLES

Il est honteux de festoyer chez des amis qui pleurent.

ADMETE

L'hôtellerie est séparée de la maison. Je t'y ferai conduire.

HERACLES

Renvoie-moi, et je te dirai mille grâces.

ADMETE

Il n'est pas question que tu ailles au foyer d'un autre.

A un esclave.

Toi, conduis-le. Va lui ouvrir l'appartement des visiteurs, qui donne sur la campagne. Charge ceux qui en ont le soin de mettre à sa disposition abondance de vivres. Puis fermez bien les portes de la cour. Il ne faut pas que ceux qui mangent entendent pleurer, et rien ne doit gêner nos hôtes.

Héraclès et le serviteur entrent dans le palais.

LE CORYPHEE

Admète, que fais-tu ? Dans le grand malheur qui t'accable
tu as le coeur à l'hospitalité ? Mais c'est de la folie ?

ADMETE

Et si de ma maison et de ma ville j'avais écarté
celui qui souhaitait être reçu, m'en approuverais-tu davantage ?
Sûrement non. Mon malheur n'en serait pas moindre
et moi j'aurais manqué à mon devoir envers les hôtes.
A tous mes maux j'aurais ajouté un reproche.
Les étrangers, aurait-on dit, sont mal reçus chez moi,
quand moi-même toujours je trouve le meilleur accueil
chez Héraclès, s'il m'arrive d'aller dans l'aride pays d'Argos.

LE CORYPHEE

Et pourquoi lui cacher l'infortune présente
alors qu'il survient en ami, tu le dis à l'instant ?

ADMETE

Jamais il n'aurait consenti à passer notre seuil
s'il avait connu mon malheur , et si peu que ce fût.
Plus d'un, je le sais, me trouvera fou d'agir de la sorte
et me blâmera. Mais la maison qui est la mienne,
jamais ne s'est fermée aux hôtes et ne leur a refusé des égards.

Admète rentre dans le palais.

ALCESTE
Traduction de Jean Jourdheuil - 1984

HERACLES

Braves gens, vous qui êtes d'ici,
Admète, est-il chez lui, vais-je l'y trouver ?

LE CORYPHEE

Admète est chez lui, Hercule.
Mais dis-moi, ce qui t'amène en Thessalie
et justement à Phéraé dans notre ville ?

HERACLES

Un travail qu'il faut que je fasse pour Eurysthée de Tirynthe.

LE CORYPHEE

Où vas-tu ? Quel voyage te font-ils faire cette fois-ci ?

HERACLES

Je vais seulement en Thrace m'emparer du quadrigé de Diomède.

LE CORYPHEE

Comment pourras-tu ? Mais tu sais qui c'est Diomède ?

HERACLES

Non. Je ne suis encore jamais allé chez les Bistones.

LE CORYPHEE

Tu ne pourras pas mettre la main sur les chevaux sans combattre.

HERACLES

Oui, mais je ne peux pas me soustraire à mes travaux.

LE CORYPHEE

Tu devras tuer Diomède, pour revenir sinon tu y restes.

HERACLES

Hé ! Oh ! Je n'en suis pas à mon premier combat.

LE CORYPHEE

Et une fois Diomède vaincu, qu'est-ce que tu auras gagné ?

HERACLES

De pouvoir ramener les chevaux au roi de Tirynthe.

LE CORYPHEE

Tu auras bien du mal à leur mettre le mors.

HERACLES

Oh ! s'ils ne soufflent pas de feu par les naseaux...

LE CORYPHEE

Oui, mais il vous déchiquettent un homme vite fait d'un coup de mâchoire.

HERACLES

Les bêtes sauvages, pas les chevaux, mangent de la chair humaine.

LE CORYPHEE

Tu n'auras qu'à voir leurs mangeoires pleines de sang.

HERACLES

Ce Diomède qui les élève, de qui prétend-il être le fils ?

LE CORYPHEE

De Mars. C'est lui l'homme au bouclier d'or.

HERACLES

Tu parles d'un travail, je reconnais bien là mon destin,
toujours escarpé et sur des chemins ardu,
si maintenant je dois combattre l'un après l'autre
tous les fils de Mars, ce fut d'abord Lycaon
puis Cycnos, et à présent, combat numéro trois,
ces chevaux et leur maître.

Mais personne ne verra le fils d'Alcmène trembler devant le bras d'un ennemi.

LE CORYPHEE

Tiens, voici justement notre souverain,
Admète, qui sort de son palais.

ADMETE

Salut, fils de Zeus, descendant de Persée !

HERACLES

Admète, je te salue ; sois heureux, roi des Thessaliens !

ADMETE

Je le voudrais ; enfin je sais que tu ne me veux que du bien.

HERACLES

Pourquoi cette tête rasée en signe de deuil ?

ADMETE

Je m'apprête aujourd'hui à ensevelir un mort.

HERACLES

Puisse un dieu avoir préservé tes enfants du malheur !

ADMETE

Mes enfants sont chez moi bien vivants.

HERACLES

Ton père alors ? Si c'est lui qui s'en est allé, il était déjà très âgé.

ADMETE

Mon père est en vie et ma mère aussi, Hercule.

HERACLES

Ce n'est pourtant pas Alceste, ta femme, qui est morte ?

ADMETE

A son sujet je peux te faire une réponse double.

HERACLES

Que veux-tu dire : est-elle vivante ou est-elle morte ?

ADMETE

Elle est et elle n'est plus et c'est cela qui m'afflige.

HERACLES

Je n'en sais pas plus ; ce que tu dis est obscur.

ADMETE

Ne sais-tu pas le sort qui lui est réservé ?

HERACLES

Mais si, je sais qu'elle s'est offerte pour mourir à ta place.

ADMETE

Comment peut-elle vivre encore ayant accepté cet engagement ?

HERACLES

Pourquoi la pleurer par avance : attends que le moment soit venu.

ADMETE

Qui va mourir est mort et qui est mort n'est plus.

HERACLES

Etre ou ne pas être, ce n'est pas la même chose.

ADMETE

C'est ton avis, Hercule, le mien est différent.

HERACLES

Mais enfin, qui pleures-tu ? Lequel de tes proches ?

ADMETE

Une femme. Et d'une femme nous parlions à l'instant.

HERACLES

Une étrangère ou une parente ?

ADMETE

Une étrangère, liée à nous par d'autres liens que ceux du sang.

HERACLES

Comment se fait-il qu'elle soit morte chez toi ?

ADMETE

A la mort de son père, orpheline, elle s'est installée ici.

HERACLES

Hélas ! comme je voudrais ne pas t'avoir trouvé dans un tel chagrin.

ADMETE

Que laisses-tu entendre là à mots couverts ?

HERACLES

Je vais aller demander l'hospitalité dans un autre foyer.

ADMETE

Il n'en est pas question. Epargne-moi cette injure.

HERACLES

Un étranger dérange toujours ceux qui sont dans le chagrin.

ADMETE

Les morts sont les morts ; allons, entre chez moi.

HERACLES

On ne festoie pas à la table d'un ami en pleurs.

ADMETE

Les chambres d'amis sont à l'écart, nous t'y logerons.

HERACLES

Laisse-moi aller, je t'en serais infiniment reconnaissant.

ADMETE

Chez un autre ? Non, tu ne peux pas faire cela.

Toi, accompagne-le, ouvre-lui les chambres d'amis

les plus éloignées du palais et ordonne

qu'on lui dresse une table abondante ; fermez les portes

de la cour, il ne convient pas que des hôtes

en train de festoyer entendent des lamentations qui les attristent.

LE CORYPHEE

Qu'est-ce qui te prend ? Tu es frappé d'un tel malheur

et tu te mets à donner l'hospitalité à des étrangers ? Tu es fou ?

ADMETE

Si je l'avais rejeté de chez moi et de la ville,

cet étranger qui me demandait l'hospitalité, m'approuverais-tu ?
Non, bien sûr. Cela n'aurait en rien diminué mon malheur
et moi, Admète, j'aurais manqué aux lois de l'hospitalité.
Et à mes maux se serait ajouté un nouveau mal,
ma maison passerait pour inhospitalière.
Lui-même n'est-il pas pour moi un hôte excellent
chaque fois que je vais dans son pays aride, en Argos.

Alors pourquoi lui avoir caché ta détresse actuelle
s'il venait en ami comme tu prétends ?

ADMETE

Jamais il n'aurait accepté que je le reçoive
s'il avait eu le moindre soupçon de mon malheur.
Je sais qu'à plus d'un ma façon d'agir paraîtra insensée
et qu'on me désapprouvera : mais ma maison
n'a pas appris à repousser les hôtes ni à les offenser.

(Il rentre dans le palais).

ALCESTE
Traduction de Myrto Gondicas - 1993
(version jouée par le Théâtre des Treize Vents)

HERAKLES

Etrangers, vous qui habitez ici la terre de Pherae,
Trouverai-je Admète dans sa demeure ?

LE CORYPHEE

Le fils de Phérès est dans sa demeure, Héraklès.
Mais dis-nous quel besoin te conduit
Au pays thessalien, et t'amène ici dans la ville de Phérès.

HERAKLES

J'effectue un travail pour Eurysthée, roi de Tirynthe.

LE CORYPHEE

Où t'envoie-t-il ? à quel périple es-tu forcé ?

HERAKLES

Je vais en Thrace m'emparer du char à quatre bêtes de Diomède

LE CORYPHEE

Et comment pourras-tu ? Sais-tu bien comment il te recevra ?

HERAKLES

Non. Jamais encore, je ne suis allé jusqu'à la terre des Bistones.

LE CORYPHEE

Tu ne pourras t'emparer des chevaux sans combattre.

HERAKLES

Mais je ne peux pas non plus me dérober à mes travaux !

LE CORYPHEE

Alors tu devras tuer pour revenir, ou tu mourras sur place.

HERAKLES

Ce ne sera pas mon premier combat.

LE CORYPHEE

Vainqueur de Diomède, qu'y gagneras-tu ?

HERAKLES

Je ramènerai les coursiers au seigneur de Tirynthe.

LE CORYPHEE

Il n'est pas facile de passer le mors à leurs mâchoires.

HERAKLES

Tant qu'ils ne soufflent pas le feu par les naseaux !

LE CORYPHEE

Oui, mais leurs mâchoires sont promptes à charcuter les hommes.

HERAKLES

Tu parles là d'un fourrage pour des fauves et non pour des chevaux.

LE CORYPHEE

Tu n'auras qu'à voir leurs mangeoires souillées de sang.

HERAKLES

Ce Diomède, leur éleveur, de qui se proclame-t-il le fils ?

LE CORYPHEE

D'Arès, le seigneur au bouclier thrace tout en or.

HERAKLES

Voici donc un travail que m'envoie mon destin :
Toujours rude devant moi il se dresse à pic,
M'imposant de livrer bataille aux fils qu'Arès a engendrés,
A Lycaon d'abord,
Puis encore à Kyknos ; et maintenant
Troisième combat, contre ces chevaux et leur maître.
Mais il n'est pas né, l'homme qui pourra voir le fils d'Alcmène
Trembler devant un bras ennemi.

LE CORYPHEE

Mais le voici, c'est lui qui s'avance hors du palais
Admète, le seigneur de notre terre.

ADMETE

Joie et salut à toi, fils de Zeus, né du sang de Persée.

HERAKLES

A toi aussi, Admète, seigneur des Thessaliens, salut et joie.

ADMETE

Je voudrais bien ; depuis toujours ta bienveillance m'est connue.

HERAKLES

Pourquoi es-tu rasé ainsi que pour un deuil ?

ADMETE

Je vais aujourd'hui ensevelir un mort.

HERAKLES

Ah, que les dieux préservent du malheur tes enfants !

ADMETE

Les enfants que j'ai faits sont chez moi, bien vivants.

HERAKLES

Ton père, alors ? s'il s'en va, c'est à son heure.

ADMETE

Il est en vie, et ma mère aussi, Héraklès.

HERAKLES

Ce n'est quand même pas ta femme, Alceste, qui est morte ?

ADMETE

Double à son sujet peut être ma parole.

HERAKLES

La dis-tu morte, ou bien vivante encore ?

ADMETE

Elle est et elle n'est plus, et cause ma souffrance.

HERAKLES

Je n'en sais pas plus : tes paroles sont indéchiffrables.

ADMETE

Ne sais-tu pas le sort qui lui est réservé ?

HERAKLES

Si : elle s'est pliée à mourir un jour à ta place.

ADMETE

Et comment vivrait-elle encore, s'étant engagée de la sorte ?

HERAKLES

Ah, ne pleure pas ta femme à l'avance ! attends que l'heure vienne.

ADMETE

Qui va mourir est mort, et qui est mort n'est plus.

HERAKLES

Etre et ne pas être sont, on le sait, choses distinctes.

ADMETE

Tu penses ainsi, Héraklès, et moi autrement.

HERAKLES

Mais enfin, pourquoi pleures-tu ? lequel de tes proches est mort ?

ADMETE

Une femme. D'une femme nous parlions à l'instant.

HERAKLES

Une étrangère ou une femme de ton sang ?

ADMETE

Une étrangère. Mais elle était liée de très près à cette maison.

HERAKLES

Et comment se fait-il qu'elle soit morte chez toi ?

ADMETE

Son père est mort : nous avons gardé l'orpheline.

HERAKLES

Hélas ! Admète,
comme je voudrais ne pas t'avoir trouvé dans la peine !

ADMETE

Que trames-tu derrière ce discours ? que comptes-tu faire ?

HERAKLES

Je vais chercher l'hospitalité dans un autre foyer.

ADMETE

Non, ce n'est pas possible seigneur ! ce malheur là, ne me l'inflige pas.

HERAKLES

Quand il arrive en plein chagrin, un hôte est une gêne.

ADMETE

Les morts sont morts. Toi, viens dans ma maison.

HERAKLES

Il est honteux de festoyer sous le toit de ceux qui pleurent.

ADMETE

Les chambres où je t'accueillerai sont à part.

HERAKLES

Laisse-moi partir : je t'en serai infiniment redevable.

ADMETE

Non, il n'est pas possible que tu ailles chez un autre.

(au serviteur)

Va, conduis-le et ouvre-lui les appartements séparés de la maison,
Et dis aux domestiques qu'il y ait abondance de nourriture. Fermez bien

.../...

Les portes de la cour : il ne convient pas
Qu'un invité qu'on régale entende gémir : rien ne doit l'attrister.

LE CORYPHEE

Que fais-tu là ? dans un malheur pareil,
Tu as le courage, Admète, de donner l'hospitalité ? es-tu fou ?

ADMETE

Et si j'avais chassé de ma demeure et de la cité
Celui qui souhaitait être reçu, m'aurais-tu mieux jugé ?
Non : mon malheur n'en aurait été en rien diminué,
Mais moi, je me serais montré moins hospitalier.
A mes maux se serait ajouté un autre mal :
On aurait dit de ma demeure qu'elle est ennemie de l'hospitalité,
Quand moi-même, je trouve chez lui l'hospitalité la plus généreuse
Chaque fois que je me présente à la terre assoiffée d'Argos.

LE CORYPHEE

Mais comment as-tu pu cacher le malheur présent
à un homme qui, de ton propre aveu, est ton ami ?

ADMETE

Jamais il n'aurait consenti à pénétrer dans ma maison
S'il avait pu se douter de mes épreuves.
On dira, je veux bien le croire, que j'ai perdu l'esprit,
On me critiquera ; mais mon palais n'a jamais su
Repousser un étranger, ni manquer aux égards qui lui sont dus.

QUELQUES MOTS A PROPOS DE LA TRADUCTION D'ALCESTE

Cette *Alceste*, pour nous, lecteurs français du 20ème siècle, n'est pas exactement un météore : elle nous est connue depuis longtemps (on a parlé de Racine, de Rilke et on pourrait suivre son destin éditorial depuis, au fil des générations), même s'il est vrai que par rapport à quelques "gros calibres" comme l'*Antigone* ou l'*Oedipe roi* de Sophocle, ou encore, les *Troyennes* ou *Médée* d'Euripide, la pièce - en dehors de ses transpositions musicales - a été relativement peu jouée. La dernière représentation en France daterait de 1913, venant clore une effervescence de traductions et de mises en scène qui a marqué, chez nous, le tournant du siècle dernier. D'autre part, on ne peut pas dire que ce texte offre, au premier abord, des difficultés particulièrement évidentes : la langue d'Euripide - au moins dans les parties dialoguées - a des allures de facilité dues, en partie, à sa proximité particulière avec la langue parlée de tous les jours dans l'Athènes de son époque, ou ce qu'on peut supposer d'elle ; quant à l'état de la tradition manuscrite, il serait plutôt réconfortant, puisqu'on dispose, comme témoins de différents états du texte, d'une bonne douzaine de manuscrits d'époques diverses, y compris - même s'ils sont fragmentaires - de deux papyrus égyptiens¹. Alors, on est en droit de se demander : pourquoi (encore) une nouvelle traduction ?

Le lecteur qui aura parcouru les extraits de traductions donnés dans ce dossier, au vu de leurs divergences patentes, pourrait bien être tenté de crier à la trahison généralisée, et juger qu'il est urgent d'arrêter les frais. Cela se comprendrait.

Une autre réaction possible est d'interroger le pourquoi de ces différences. On peut, en effet, chercher à en rendre compte, autrement que par l'évolution historique de la langue d'accueil (on se doute bien que le français de Racine, ou du Père Brumoy, n'est pas celui de Méridier ou de Delcourt) ou par la diversité des goûts et des caractères chez les individus (on peut en effet supposer que Marie Delcourt et Jean Jourdeuil ne sont pas sur la même longueur d'onde). Se dégagent alors des préoccupations, des lignes d'interprétation collectives : caractérisant, à des degrés divers, des époques, des pays, voire des classes sociales. Ainsi, les *Réflexions* de Brumoy sur *Alceste* le montrent embarrassé d'avoir à défendre une oeuvre dont la morale de référence n'est pas chrétienne (pour faire passer la pilule, il compare les Grecs aux Chinois), et aussi une tragédie qui fait paraître des personnages bas - il parle de leur "air un peu bourgeois", et cherche à excuser la présence d'esclaves au théâtre. Nous, aujourd'hui, serions plutôt embarrassés (je crois) par la présence de dieux sur la scène... quant à la question morale, il n'est pas sûr que le point de vue christianisant, ou plus largement, spiritualiste, ait renoncé à faire valoir ses droits sur la pièce. Antonio Garzya (auteur d'une édition critique, et d'une traduction, jouée récemment en Sicile, d'*Alceste*) "sauve" la pièce par une interprétation linéaire, orientée vers la scène finale qu'on interprète dans le sens d'une purification morale du héros (Admète) à travers l'accès enfin découvert à la souffrance constitutive de la condition humaine. Deux ou trois siècles plus tôt, on adaptait librement (Quinault) pour retailer la pièce, supprimer ou écourter le débat avec le "vieux père indigne", inventer des rivalités d'héroïsme entre Admète, Alceste, et parfois quelques autres. Aujourd'hui, ce sont les mêmes orientations qu'on trouve à l'oeuvre, mais autrement : on le voit dans une interprétation critique comme celle de Garzya (qui a d'ailleurs le

¹ A titre de comparaison : pour les *Suppliantes* d'Eschyle, on n'a qu'un seul manuscrit, et en mauvais état.

mérite de la cohérence) ; on la retrouve dans le cours du travail sur le texte, jusque dans le détail des choix d'édition - préférer telle ou telle version, parmi celles que donne la tradition, est certes une décision qui s'appuie sur une évaluation technique des différentes sources, ainsi que des interprétations passées : il n'empêche que ce choix est solidaire d'options plus globales sur le sens de la pièce. Dans la scène Admète-Phérès, après la deuxième tirade, agressive, du père, ce n'est pas le même fils qui répond suivant qu'on lui fait dire (répondant à une différence de quelques lettres dans le grec) : "Parle, moi j'ai déjà parlé" ou "Parle, c'est moi qui t'y invite". Plus tôt, quand Alceste agonise et chante sur la scène ses visions infernales, Admète, selon les versions (la syntaxe du grec autorise, en partie, ces écarts), s'exclamait : "Infortuné ! quel malheur est le mien !" (version Treize Vents) ou bien : "Infortunée, quel tourment est le nôtre !" (version Delcourt).

Tout cela pourrait être, encore, décourageant : comment le traducteur arriverait-il à sauter par-dessus lui-même, ses traditions nationales, l'esprit de son temps, dont il a toutes les raisons de soupçonner qu'il est a priori aussi dépendant que n'importe qui d'autre ? On pourrait, bien sûr, s'attacher à étudier les différences interprétatives dont on vient de parler, leur origine, leur probable cohérence, leur influence sur les traditions savante et non savante¹ (il serait illusoire de croire trouver la vérité dans la technicité d'une science philologique dont les traductions grand public, les adaptations diverses pour la scène, seraient un sous-produit moins fiable, autant que d'opposer, du point de vue du style, une sécheresse universitaire à la fraîcheur supposée de tout travail non spécialisé) : ce serait une tâche de longue haleine, et passionnante. Mais, pour l'*Alceste* des Treize Vents, disposant d'une petite année de préparation, il fallait s'y prendre autrement. Mon choix a été de tenter une "descente" dans le texte et dans le sens des phrases, ce qui comportait un examen critique du texte transmis avec toutes ses variantes, et une interrogation aussi diversifiée et fréquemment reprise que possible sur les mots grecs et sur leur jeu. Pour ce qui est du style, le pari était d'y tendre non pas en préalable au travail d'élucidation du sens - sans quoi ce dernier aurait été faussé -, mais à travers lui. Bien entendu, dans une telle approche, ce sont de petites "unités de sens" qu'on a retenues pour traduire : ici, l'échelle visée est celle du vers (plus ou moins un) ; et - c'était la visée initiale du projet - le défi du passage à la scène, une scène "tout public" évidemment très éloignée des auditoires bourgeois 1900. Ce défi particulier n'aurait pas pu être relevé sans la collaboration de Jacques Nichet et de son équipe, qui, à partir de la traduction que je leur apportais, ont mené un travail de plongée dans les questions qu'ouvre la pièce, accompagné d'un atelier fervent de réécriture collective axé sur la préoccupation constante d'un public qu'ils aiment, connaissent, pressentent. Après cela, place aux acteurs et au metteur en scène pour tâcher, en donnant forme au fruit de ce travail, de surprendre et peut-être plaire par la proposition incarnée d'un sens neuf.

Myrto Gondicas

² Comme l'a fait Jean Bollack dans son édition commentée en 4 volumes de l'*Oedipe roi* de Sophocle (Presses universitaires de Lille, 1990). A côté de cet ouvrage d'érudition, on peut lire son introduction et ses commentaires aux *Choéphores* d'Eschyle traduites par Ariane Mnouchkine pour le Théâtre du Soleil (1992) et jouées par cette troupe, ou sa traduction (en collaboration avec Mayotte Bollack) de l'*Iphigénie à Aulis* d'Euripide, également mise en scène par le Théâtre du Soleil (éditions de Minit, 1990).

III

ALCESTE

Du texte à la scène

Vous trouverez dans cette troisième partie des notes rédigées par Sophie Lamouche et Claire Ryan, stagiaires à la mise en scène. Ces notes exposent les idées et les premières esquisses concernant le décor, la musique, les costumes et la mise en scène. Nous espérons que ces textes serviront de tremplin à vos propres analyses et permettront l'émergence d'une réflexion sur le spectacle tel que vous pourrez le voir.

Un chef d'oeuvre est toujours un mystère, et chaque metteur en scène cherche à s'en approcher, à le ramener à la lumière, sans le détruire, à le rendre visible, en lui laissant son opacité, à lui donner un sens et à lui donner un corps. La traduction tente de faire passer des mots d'une langue dans une autre. La mise en scène tente de faire, des corps et des mots, une même langue de feu. Chaque acteur, par sa présence et son jeu, éclaircit et épaissit le mystère de la pièce. Un regard, un sourire, un timbre de voix, un geste retenu sont autant de manières de dire le poème que de le détourner. En prenant corps, le mystère redouble et se révèle.

Pour interpréter *Alceste*, pour traduire le sacrifice volontaire de cette jeune reine, mourant pour sauver Admète, son mari aussi jeune qu'elle, j'ai pris le parti de ne distribuer que de jeunes acteurs, face au vieux père d'Admète, Phérès. J'avais le désir de suivre cette même intuition pour le chœur. Mais là, je me heurtais au deuxième "argument" de la pièce, une sorte de résumé où un scholiaste note la présence d'un "choeur de vieillards". Cependant ce commentaire assez tardif sur l'oeuvre ne pouvait pas me faire oublier qu'Euripide avait écrit, tous les manuscrits l'attestent, ce simple mot : *choros*, chœur.

Pourtant, la belle traduction, éditée dans la *Pléiade* ¹, ainsi que de nombreux articles consacrés à *Alceste* confirment la réalité d'un chœur de vieillards. Il existe, c'est évident, une tradition très ancienne, qui vieillit le chœur, je ne sais pour quelle raison.

Il en va peut être ainsi parce qu'implicitement on limite le rôle du chœur à l'expression de la sagesse de la cité, de la "vox populi" ; mais quelque chose résiste en moi à cette interprétation restrictive.

J'ai l'intuition qu'un chœur âgé ne serait pas ajusté à cette oeuvre. Le chœur est une figure poétique, il sert à interpréter le poème. Il est une chambre d'écho de l'émotion lyrique. Le chœur d'*Alceste* ne représente pas des citoyens ordinaires, d'âge varié, les habitants réels d'une vraie ville de Thessalie.

Il faut choisir le groupe homogène qui orchestre le mieux le thème principal de la pièce. La mort frappe les jeunes. Admète est condamné à mourir trop tôt, Alceste, pour le sauver, meurt prématurément. Qui répercutera dans le chœur, avec plus de vérité et de violence, l'onde de choc de cette mort ?

Des vieillards, selon la tradition ? J'ai l'impression qu'il vaut mieux prendre la direction inverse. Avant d'engager des acteurs, pour me guider dans mon choix, je préfère lire et relire le texte. Avec la distribution commence déjà l'interprétation.

Qui parle, par exemple, dans ce passage où le chœur ne retient plus son émotion devant le cadavre de la reine ?

.../...

.../...

Mais toi dans la fleur de ton âge,
Tu t'en vas, jeune, morte à la place d'un être jeune.
Ah ! qu'il me soit donné de trouver
Un tel amour nuptial chez mon épouse. C'est un lot
Rare dans une vie. Oui,
Je m'y engage, à mes côtés
Elle passerait tout le temps
Sans ombre de chagrin ².

Il m'est difficile d'imaginer ce texte dit ou chanté par des vieillards. Dans un instant si pathétique, je redoute quelques méchants sourires : on pourrait supposer un chœur de veufs ou de vieux garçons. Au contraire, l'émotion se renforce si la cruauté du destin de la jeune morte se traduit dans une lamentation juvénile. Ce chant isolera Admète, qui ne peut même plus espérer l'amour d'une femme : il vient de promettre à Alceste de ne jamais se remarier. Il n'y a qu'un veuf dans ce drame, Admète "l'indomptable" qui va être dompté par le malheur de la solitude, lui qui croyait avoir sauvé sa vie.

Un autre exemple : est-il possible, sans que cela soit ridicule et odieux, que des vieux se mettent à insulter de la sorte les parents d'Admète ?

Parce que sa mère n'a pas voulu
Pour sauver son enfant, s'enfouir sous la terre
Ni son père, ce vieillard,
Ils n'ont pas eu le cœur d'aller à son secours,
Lui que pourtant ils avaient mis au monde,
Lamentables, tous deux, avec leurs têtes blanches ³.

J'entends plutôt là des jeunes gens en colère, accablant Phérès et sa femme, qui ont préféré survivre à leur enfant. Bientôt, le Père viendra répondre vertement à son fils et par contrecoup à tous ces garçons qui l'avaient aisément enterré avant l'heure. Faut-il croire qu'Euripide aurait, avec son expérience théâtrale, dévalué l'extraordinaire rôle du vieux Père, en multipliant, avant son entrée, le nombre d'hommes du même âge que Phérès, qu'il est plus saisissant de découvrir seul. L'habile dramaturge sait jouer des contrastes et des paradoxes : la mort éclabousse les jeunes, un vieillard gaillard jouit de la vie. Ainsi grimace le destin.

Les conditions, qui entourent la représentation de la pièce, peuvent sans doute aussi nous renseigner. En 438, *Alceste* se donne, après la trilogie, comme drame satyrique. Mais Euripide semble avoir choisi ce genre pour se démarquer de la tragédie et de la comédie, pour inventer une forme plus ouverte, plus ambiguë. Un genre trop défini mutile le théâtre d'une partie de lui-même : la comédie empêche les larmes, la tragédie les rires.

.../...

.../...

Euripide rêve, semble-t-il, de remonter à l'origine du jeu théâtral, où tout pouvait se confondre et fusionner au lieu d'être artificiellement découpé selon les règles d'une esthétique classique. Le poète (qui a déjà dix-sept ans de pratique de la scène) cherche indéniablement de nouvelles règles du jeu. Au prologue, par exemple, il introduit un dieu qui, habituellement, dans la Tragédie, ne paraît que pour le dénouement. Avec Apollon, il annonce une tragédie, mais il change de registre aussitôt, en faisant jaillir une mort carnavalesque, inquiétante et grotesque ⁴.

Puis vient l'entrée du chœur : dans un drame satyrique, le public attend une troupe de satyres grimaçants et bondissants. Mais une telle bouffonnerie serait ici déplacée. En revanche, un chœur de vieillards aurait confirmé l'unité du registre tragique, annoncée par l'entrée d'Apollon. Euripide échappe encore à l'attente du public : il choisit, pour son chœur, ceux qui ont une certaine parenté avec les satyres : les éphèbes. Sur les vases attiques, ils sont interchangeable ⁵. Le poète arrive ainsi à jouer sur l'ambiguïté, sur l'entre-deux ; il invente une forme ouverte.

Que des adolescents succèdent sur scène à Apollon devait être, pour les Grecs, un bel effet dramatique ; car les éphèbes sont les protégés d'Apollon. Ils le prient au moment de la puberté ou à leur majorité. Or leur dieu vient de désertir, d'abandonner Alceste à son destin, et eux, à l'unisson, ne vont jamais cesser de l'invoquer, lui qui reste désormais lointain et silencieux. Et les garçons s'obstinent à supplier le silence.

Pour d'autres fêtes rituelles, les adolescents offraient une mesure de vin à Héraclès ⁶. Si je ne m'abuse, dans sa scène d'ivresse, Héraclès dépasse la mesure !

Je remarque qu'il y a une correspondance entre les thèmes de la pièce, ses personnages, et la situation des éphèbes. Vers seize ans, pour les fêtes de l'éphèbie, les jeunes gens se coupaient les cheveux - justement comme ils vont le faire, dans le drame, en signe de deuil.

Je remarque qu'ils portaient aussi, en certaines occasions solennelles, une chlamyde noire (en souvenir de Thésée, victorieux du Minotaure, mais oubliant d'enlever la voile noire de son bateau, et provoquant ainsi le suicide de son père, Egée, qui le croit mort dans l'aventure). Or, le chœur d'*Alceste*, évoquant à plusieurs reprises les vêtements de deuil, parle de "voile noir". On retrouve ainsi un jeu entre les signes de l'éphèbie et ceux des funérailles. On dirait qu'Euripide prend un malin plaisir à brouiller les repères, à confondre deux tournants de la vie : le veuvage et la puberté. Il nous reste à comprendre pourquoi.

.../...

.../...

*

*Mes calembours furent ceux de l'oracle grec.
J'ai tordu le poème et fait un masque avec.
J'ai chanté le sommeil et la fuite des muses.
Du théâtre, j'aimai les surprenantes ruses.*

Jean Cocteau

*

Revenons à la première apparition du chœur ; les jeunes entrent dans le silence et questionnent ce silence : silence des dieux, silence du palais. Mais aussi silence de la pièce. Le chœur interroge le mythe, comme on interroge un oracle. Il ne répète en fait qu'une question qui le divise, l'angoisse ; *Alceste* est-elle déjà morte ? Est-elle encore vivante ? Et la Tragédie-Sphinge va répondre, par la bouche de la servante :

Tu peux la dire et vivante et morte ⁷.

Le coryphée réagit comme n'importe quel spectateur :

Et comment à la fois être mort et voir le jour ?

Cette énigme reviendra, avec insistance, embarrasser Héraclès et le chœur, cette fois-ci par la bouche d'Admète :

Héraclès	<i>Ce n'est quand même pas ta femme, Alceste, qui est morte ?</i>
Admète	<i>Double à son sujet peut-être ma parole.</i>
Héraclès	<i>La dis-tu morte ou bien vivante ?</i>
Admète	<i>Elle est, et elle n'est plus et cause ma souffrance.</i>
Héraclès	<i>Je n'en sais pas plus ; tes paroles sont indéchiffrables</i> ⁸ .

Ainsi la réponse à la question contient elle-même une question : pourquoi entretenir énigmatiquement une incertitude sur la mort de la reine ?

Même, à l'instant du miraculeux retour d'*Alceste*, on ne sait pas si c'est la reine vivante ou un fantôme, une image muette, une copie de remplacement pour combler un vide, effacer l'absence.

Les grecs percevaient, en plus des deux acteurs, toujours les mêmes, la présence d'un intrus, puisque le deuxième acteur (qui jouait *Alceste*) était devenu, par suite de la traditionnelle permutation des rôles, Héraclès. *Alceste* n'était pas *Alceste*, mais un figurant portant son masque ⁹.

.../...

.../...

Ainsi, jusqu'à la fin, l'énigme persiste : l'héroïne est morte et n'est pas morte. La pièce peut se terminer dans la joie ou dans l'amertume, si l'on tranche. Peut-être est-il plus juste de finir dans la joie et dans l'amertume. Une énigme, dans un conte, est une manière détournée de répondre à une angoisse sexuelle confuse d'enfants ou d'adolescents. En mêlant la mort et la non-mort, en superposant les signes du veuvage et de la puberté, Euripide ne s'exprime-t-il pas par énigme, pour répondre à la même angoisse ?

En Grèce, au moment de la reconnaissance publique de leur puberté, les garçons se travestissaient en filles comme pour mieux souligner la frontière : il y avait un avant, il y aura un après ¹⁰. Ce rite ressemble à un adieu. Pour devenir un homme, un homme accompli, il faut, un beau jour, sacrifier en soi sa féminité. Mais en affichant publiquement sa virilité, l'éphèbe ressent confusément l'angoisse d'une mutilation, d'une solitude, d'un deuil. Devenir adulte, c'est s'arracher au royaume androgyne de l'enfance, c'est perdre une partie de soi-même, c'est aussi s'enterrer soi-même. Et pour cela, personne ne peut vous remplacer, même pas vos parents.

Comme souvent, le conte traduit à mots couverts l'angoisse et apporte un apaisement. Contrairement aux apparences, la part de féminité en l'homme n'est jamais définitivement perdue. Non, elle est toujours là, enfouie dans le cœur masculin, secrètement présente. Le passage à l'âge adulte ne tue pas la féminité en l'homme, mais la réduit officiellement, publiquement, au silence. Alceste ne retrouvera la parole que dans trois jours, loin du public, dans l'ombre des coulisses. Oui, dans l'intimité, l'homme peut retrouver la femme voilée. Il peut soulever le voile, et lui parler. Il suffit d'écouter en soi, il suffit de faire silence. Elle parlera.

*

En concevant dans *Alceste* un chœur de jeunes gens, Euripide laisse entendre une vérité informulable dissimulée sous l'énigme. Ce qu'il dit est le contraire de la politique officielle de la cité où les femmes sont exclues et réduites à un autre silence.

Après la mort d'Alceste, le chœur cherche désespérément une introuvable issue de secours :

*Io Zeus ! Comment, par où passer hors du malheur
Et trouver délivrance
Du sort qui touche maintenant nos souverains*

.../...

.../...

Et, il terminera la pièce, juste avant le mot "fin", par cette même expression ;

*Ce que l'on attendait ne se réalise pas
Et pour l'inattendu un dieu trouve passage
Ainsi finit cette aventure ¹¹.*

En effet, à l'inattendu, le vrai théâtre trouve passage. A l'inattendu, l'acteur trouve passage et le public aussi trouve passage. On parle de rite de passage : ne pourrait-on pas parler dans le même sens d'art de passage ? Je crois, je l'avoue, à l'authenticité de l'étymologie du mot *Tragôdia* proposée par un subtil helléniste ¹². Habituellement, cela donne en mot à mot : "le chant pour le bouc", "le chant du bouc", ce qui n'est pas d'une extrême clarté. J.J. Winkler propose de comprendre "le chant de la mue", par allusion à la voix chevrotante du bouc, qui semble en permanence en train de muer, et il voit donc dans les chanteurs tragiques des adolescents, définis métaphoriquement par ce moment de leur vie... Allant beaucoup plus loin que moi, il évoque ainsi l'image de chœurs d'adolescents dans toutes les pièces.

Mais nous entrons sans doute ici dans la fiction : Athènes se rassemble au théâtre pour écouter ses enfants. On engage deux acteurs professionnels (parfois étrangers) mais on forme le chœur avec les jeunes de la ville, des amateurs qui se sont entraînés pendant des mois pour chanter ces poèmes lyriques, ces récits légendaires. Oui, c'est la fête des jeunes : ils ont l'énergie pour revivifier les rêves d'une ville. Par la danse et le chant, ils s'incorporent les songes les plus fous, surgis de la Nuit des Temps et avec les poètes, les rendent indestructibles. Au moment de devenir des citoyens, ils font l'apprentissage de la poésie ; ils éprouvent en eux-mêmes l'imagination de leur peuple. Et ces récits leurs transmettent une sagesse, une expérience qui leur permettent de vivre ensuite, tous ensemble, une vie vivable.

Sur un vase à figures rouges, conservé au musée de Compiègne ¹³, un satyre-enfant boit à l'immense coupe du dieu du Théâtre, Dionysos. A côté d'eux, une femme tient dans sa main gauche un lièvre, animal familier et favori des éphèbes. Est-ce vraiment une simple scène de genre ? Une inscription précise distinctement que la femme au lièvre est *Tragôdia*, l'allégorie de la Tragédie. Surprenante figure : le lièvre se dresse pour dévisager de plus près la Tragédie qui le regarde droit dans les yeux : elle semble ainsi apprivoiser nos peurs les plus instinctives, et les plus enfantines. Le lièvre tend les oreilles, la Tragédie se tourne vers lui. Silence : elle va parler. Elle parle, image muette de la céramique. Elle parle depuis vingt-cinq siècles. Il suffit de lever un voile, de lever un rideau.

Jacques NICHET

- 1 Traduction de Marie Delcourt (Galimard, 1962)
- 2 Vers 470 à 475.
- 3 Vers 465 à 470.
- 4 Je tiens à remercier ici Monsieur Levrier qui m'a permis de mieux comprendre ce prologue.
- 5 Pierre Vidal Naquet - *Retour au chasseur noir* (page 244 - La Grèce Ancienne - Tome 3 : *Rites de passage et transgressions* - Seuil, 1992)
- 6 Pierre Vidal Naquet - *La tradition de l'hoplite athénien* (même ouvrage, page 90)
- 7 Vers 140 et 141
- 8 Vers 518 à 522
- 9 Jan Kott - *Alceste voilée* - in *Manger les dieux* - (page 131 à 154 - Payot, 1975)
- 10 Pierre Vidal Naquet *Retour du chasseur noir* (page 218).
- 11 Vers 213 à 215 et Vers 1161 à 1163.
- 12 Pierre Vidal Naquet *Retour du chasseur noir* (page 248).
- 13 Paulette Ghiron-Bistagne - Recherches sur les acteurs dans la Grèce Antique (page 232 *Les Belles Lettres*, 1976). L'étude de Madame Ghiron-Bistagne m'a passionné et a entraîné ma rêverie : même en me documentant, je me suis sans doute éloigné de la vérité. L'histoire a ses chemins détournés. On peut les appeler erreurs, mais aussi errance, divagation, poésie.

A PROPOS DE L'ESPACE SCENIQUE

Jacques Nichet a pensé son espace à partir de l'idée de la bi-frontalité : les spectateurs sont face à face et constituent le "décor".

Un espace où la proximité est extrême donc. Le dispositif est en bois auquel on a donné l'aspect du vieux : "une baraque foraine" qui aurait beaucoup tourné.

D'un côté se trouve la porte du palais, de l'autre l'entrée de la forêt symbolisée par un rideau de planches juxtaposées. Entre, un sol ocre-roux, tour à tour rue, place, cour ou couloir. L'ensemble constitue une sorte de "boîte" pouvant être transportée dans n'importe quel espace, ce dernier point étant un des critères ayant présidé à l'élaboration de l'espace scénique. Un retour en quelque sorte au théâtre ambulant pouvant aller dans les villages.

C'est cette construction première, d'une grande simplicité, qui a finalement prévalu après quelques tentatives rapidement abandonnées de complexification.

Sophie Lamouche

NOTES SUR LA MUSIQUE D'ALCESTE

Le travail de composition de Georges Baux est né de l'intuition dramaturgique première du metteur en scène Jacques Nichet.

Alceste raconte non seulement une histoire mythique représentée en 438 avant Jésus-Christ, mais au-delà, par la liaison intime des thèmes de l'enterrement et du mariage, nous parle aussi d'une mythologie contemporaine villageoise. *Alceste* trouvait alors accueil dans un village rêvé méditerranéen.

A partir de là, Georges Baux se mit alors à rêver sur la musique traditionnelle méditerranéenne : polyphonies corses, flamenco, chants berbères... pour peu à peu élaborer un tissu musical prenant en compte les éléments caractéristiques de cette musique (ornementation, technique vocale...) mais en les débarrassant de leurs particularismes locaux.

La musique devant être ressentie comme reconnaissable mais non comme identifiable et assimilable à telle ou telle culture.

Ce sont alors élaborés des chants pour quatre chanteurs-comédiens, chants écrits dans une tessiture plutôt élevée, à la limite de la rupture vocale (cf texte de Jacques Nichet p. 55).

Après les premiers essais de chant du chœur en français, essais non concluants, car pouvant être entendus comme une opérette, le choix a été fait de chanter les passages en grec ancien. Comme si, à la faveur de l'émotion, émergeait à la fois le chant et une langue ancienne en partie oubliée.

A ce stade des répétitions, deux extraits de musique enregistrée interviendraient :

- au moment du prologue : le départ d'Apollon est accompagné par une flûte indienne (une autre hypothèse non encore testée propose un violon ou un violoncelle) qui déploie de longs mélismes laissant percevoir le souffle du flûtiste. Raga de l'Inde du Nord qui suspend momentanément le temps et déstabilise l'espace : musique exotique mais non directement identifiable comme indienne (on pense aussi à la musique contemporaine), elle est associée aux dieux et n'interviendra plus hors du prologue.

- à la fin de l'oeuvre, au moment du retour d'Alceste, apparaîtrait une valse populaire portugaise. Cet extrait a été très rapidement trouvé et semble se maintenir malgré les réorientations car il cristallise toute l'ambiguïté de cette scène finale.

Valse donc entraînante et danse de mariage mais profondément mélancolique dans son orchestration, elle veut souligner l'impossibilité d'un happy end total.

Compte rendu d'une interview menée par Sophie Lamouche.

NOTES SUR LES COSTUMES D'ALCESTE

Alceste mêle la vie, la mort, la jeunesse, la vieillesse, les parents, les enfants, les maîtres, les serviteurs. Pour rendre compte à la fois de l'unité de l'oeuvre et de ces contrastes, il fallait trouver des thèmes dans les domaines de la couleur et de la forme, il fallait trouver un climat qui définisse un espace-temps.

L'espace géographique était le bassin méditerranéen.

Après des premières esquisses où l'exotisme folklorique était très prégnant (costumes de la servante et du serviteur), par épuration successive, les lignes se sont simplifiées. Pour finir, c'est une simple tunique ceinturée de couleurs, un pantalon de toile blanche qui évoquent la méditerranéité.

L'espace social : la dominante est paysanne, c'est-à-dire liée à la terre. Des jeunes villageois du choeur vêtus de blanc à Phérès, le riche propriétaire terrien, au gilet richement orné, tout concourt à constituer un village mythique.

Le costume de Phérès est celui qui a subi le moins de transformation depuis l'idée initiale jusqu'à sa réalisation. Il n'en est pas de même pour *Alceste*. De nombreux va-et-vient portant sur les accessoires furent nécessaires dans son cas.

Le costume actuellement en cours d'élaboration est d'une touchante simplicité, une robe rouge qui découvre le corps harmonieux de la vivante/mourante, et qui sera remplacée au moment du retour par la blancheur cassée d'une robe de mariée. Au rouge de la vie sacrifiée, succédera le blanc ambigu d'une vie retrouvée.

Parallèlement, le costume de son époux Admète (cf croquis p. 65) passera du blanc au noir. De même, il perdra sa cuirasse de gentilhomme paysan qu'il porte sur une chemise avec la perte de sa femme. Au retour du cimetière, sa vie, sa jeunesse, sa forme auront disparu sous un trop grand manteau noir dans lequel il tente vainement de se réchauffer.

Héraklès le demi dieu, devient ici voyageur vêtu de cuir. Pour combattre la mort il se dévêtira, retrouvant ainsi l'image du lutteur.

En ce qui concerne les dieux, Apollon et la Mort, apparaissant uniquement dans le prologue, l'idée de départ était d'en faire deux clowns : le clown blanc et l'Auguste. Cette idée s'est un peu métamorphosée. Le blanc du premier a été abandonné et remplacé par un noir luxueux (velours de soie) rendu plus éclatant encore par le scintillement de son arc lumineux sur les petits miroirs d'argent qui recouvrent son habit. Il porte une longue perruque de cheveux blonds.

Claire Ryan



Base Admète avec cuirasse
+ Veste plus élaborée



9 Admète -
Retour des Funérailles -
Version définitive.



Variation Base Admète :
gilet décoré au lieu
de cuirasse.

Costes menorgues



Proposition Base
"Admète" —

Alouca Aschur
Cator —



Base Admète avec Airasse :
c'est la version définitive,
mais le costume marron de
base a été remplacé par un
costume blanc / puis noir
pour le diable.

NOTES DE REPETITIONS SUR LA SCENE D'ARRIVEE D'HERAKLES

La seconde partie de ce dossier a été consacrée à la traduction de la scène d'arrivée d'Héraklès. C'est sur cette scène que s'est porté notre choix pour donner quelques éléments sur les répétitions en cours.

La scène précédente a vu le chœur emporter le corps de la reine morte. Durant quelques secondes, l'espace scénique reste vide et l'on entend à la fois le chant funèbre du chœur et la joyeuse mélodie annonçant l'arrivée d'Héraklès.

Héraklès apparaît ici pour la première fois. Tout dans son attitude dénote le dynamisme : c'est l'homme en marche, l'homme agissant. Son apparition combine diverses manifestations de la joie de vivre. Il entre en chantonnant, interpelle le chœur à travers les portes du palais, dévore un sandwich avec une évidente satisfaction. Héraklès est l'homme du présent. En route pour réaliser le huitième de ses travaux, il va conquérir les chevaux du roi Diomède, il s'arrête chez son ami Admète pour y jouir de son hospitalité.

Apparaît alors le coryphée, puis le chœur qui est partagé entre l'enthousiasme enfantin d'accueillir le héros et l'accablant malheur du deuil tout juste survenu.

Face à la gaucherie et à l'embarras de ses interlocuteurs, Héraklès offre ses propres certitudes joyeuses : il a un travail à faire et le fera.

Survient alors Admète, au bord des larmes, crâne rasé, traits crispés qui s'adresse à lui en des termes ambigus et indéchiffrables.

Héraklès reconnaît là tous les signes du deuil et questionne son ami, qui est mort ? Admète mène alors un douloureux combat : comment à la fois honorer la morte et respecter le devoir sacré de l'hospitalité qui est le propre de son héroïsme ?

Par des glissements de sens successifs, Admète, sans mentir réellement, amène Héraklès à penser que la morte était une étrangère. Celui-ci décide néanmoins d'aller chercher l'hospitalité dans une autre demeure. Admète l'oblige à rester, Héraklès accepte joyeux : la route a été longue, il est fatigué.

Admète reste seul en scène, accablé. Le coryphée lui demande alors d'expliquer son attitude. Ce que le roi fait : son deuil n'aurait été en rien diminué s'il avait laissé partir son ami et s'il avait expliqué sa situation : Héraklès n'aurait jamais accepté de rester chez lui, malgré sa peine, il tient à honorer le devoir sacré de l'hospitalité. A ce moment Admète, devient réellement héroïque : il dépasse sa souffrance personnelle pour satisfaire un ami qui le sollicite.

Claire Ryan

ALCESTE

A lire :

H.C. Baldry

Le théâtre tragique des grecs - Maspero 1975.

P. Chuvin

La mythologie grecque : du premier homme à l'apothéose d'Héraclès - Fayard 1992

R. Graves

Les mythes grecs - Fayard 1985

M. Delcourt

La vie d'Euripide - Gallimard 1930

Euripide

Théâtre complet - Traduction et notes de Marie Delcourt - Folio Gallimard - 1962

Euripide

Alceste - Traduction et notes de Myrto Gondicas - Edition Théâtre des Treize Vents - 1993

N. Loraux

Façons tragiques de tuer une femme - Hachette-1985

A. Rivier

Essai sur le tragique d'Euripide - Diffusion de Boccard-1975

J. de Romilly

La modernité d'Euripide - PUF-1992

J-P. Vernant

P. Vidal-Naquet

Mythe et tragédie en Grèce ancienne - tome 1 - Maspero-1973

- tome 2 - La découverte-1986

M. Yourcenar

Le mystère d'Alceste - Plon-1963

S. Weil

La source grecque - Gallimard-1953

A écouter :

Alceste ou Le triomphe d'Alcide

Tragédie Lyrique en cinq actes et un prologue de Philippe Quinault
Mise en musique par Jean-Baptiste Lully

3 CD 782012

Disques Montaigne 1992

La Grande Ecurie et La Chambre du Roy
sous la direction de Jean-Claude Malgoire

**

Alceste - version parisienne de 1776

Opéra en trois actes

du chevalier Christoph Willibald Gluck

Texte adapté par Le Blanc du Roullet

à partir du poème italien de Calzabigi

3 CD C 027 823 F

ORFEO 1982

Choeur et orchestre symphonique de la Radio Bavaroise
sous la direction de Serge Baudo

**

Alceste de Haendel

Enregistré par The Academy of Ancient Music

sous la direction de Christopher Hogwood

chez L'oiseau lyre

Non disponible actuellement.

Dossier pédagogique conçu par Jean-Michel Vivès

et réalisé en collaboration avec

Sophie Lamouche

Gérard Lieber

Claire Ryan

imprimé à l'Imprimerie du

Rectorat de Montpellier

31, rue de l'Université à Montpellier

Remerciements à Monsieur le Recteur

René Blanchet.

Directeurs : Jacques Nichet
Jean Lebeau

Domaine de Grammont
Avenue Albert Einstein
34000 - MONTPELLIER
Tél : 67.64.14.42.